Amer hors série
Pour achever l'enfance

L'AMER ENFANT

MMXI

L'Amer enfant est un hors série de la revue finissante destinée aux enfants, qu'ils soient petits ou devenus grands.
« Il faut aimer les contes et d'où qu'ils viennent, de Grèce ou de Norvège, de Souabe ou d'Espagne, de Bretagne ou d'Orient. Ce sont les amandiers en fleurs des jeunes imaginations ; le vent emporte les pétales, la vie dissémine le rêve, mais quelque chose est resté qui, malgré tout, portera fruit et ce fruit-là parfumera tout l'automne. Qui n'a pas cru enfant ne rêvera pas jeune homme ; il faut songer, au seuil même de la vie, à ourdir de belles tapisseries de songe pour orner notre gîte aux approches de l'hiver : et les beaux rêves même fanés font les somptueuses tapisseries de décembre ».

Jean Lorrain

SOMMAIRE

Crasse Tignasse
par le Dr Heinrich Hoffmann 5
Un livre d'adulte pour les enfants ou un album jeunesse pour les adultes ?
par les Ames 28

Baisers d'or
par Catulle Mendès 29

La Rose surnaturelle
par Pierre Louÿs 45

Isolin Isoline
par Catulle Mendès 53

Le Coin
par les Ames 62
Qu'est-ce que le cheval
par Alexandre Vialatte 64
A défaut de jambon
feat. Père Hache 65

Les Abeilles
par les Ames 71
L'homme, cette catastrophe naturelle
par Maurice Maeterlinck 73

Le machin qui clignote
par Hanns Heinz Ewers 77
L'homme du « cadavre dans l'étang aux carpes »
par les Ames 95
Qui chipe les bonbons par LNOR 99
Ont participé à l'achèvement de l'enfance 100
QQQ : Qui, Quoi, Quel âge ? 102

CRASSE TIGNASSE
Joyeuses histoires
et
Images drolatiques
On donne aux enfants qui sont sages
De beaux joujous et des images.
Quand ils ne font pas trop de bruit,
Le jour, et dorment bien la nuit,
Qu'ils mangent tout sur leur assiette
Sans rien verser sur leur serviette,
Qu'ils se promènent gentiment
Tenant la main de leur maman,
On leur donne à ces enfants sages
Un superbe livre d'images.

As-tu vu comme il est laid ?
On dirait un vieux balai.
Longue et sale est sa tignasse.
C'est bien lui, Crasse-Tignasse !
Jamais, jamais il ne veut
Qu'on lui coupe les cheveux.
Et ses ongles, as-tu vu ça ?
Ils sont longs à faire peur.
Chacun crie avec horreur :
Pouah, Crasse-Tignasse, pouah !

L'HISTOIRE DU

C'était un bien méchant garçon
Que Frédéric, un polisson !
Le brigand, de ses mains cruelles
Aux Mouches arrachait les ailes,
Cassait les chaises en morceaux
Tuait les chats et les oiseaux ;
Puis, avec son fouet ou sa canne
Battait sa bonne Marianne.

Un jour, à la fontaine, un chien
Buvait et ne pensait à rien.
Le méchant Frédéric se cache
Et puis vient avec sa cravache
Frapper le chien. Le chien d'abord
Aboie ; il frappe encore plus fort.

Alors le chien, tout en furie,
Le mord jusqu' au sang. L'enfant crie,
Et le chien s'enfuit lestement.
Avec le fouet du garnement.

MECHANT FREDERIC

On mit au lit le pauvre diable.
Sa souffrance était incroyable,
Et le médecin ordonnait
Des remèdes qu'on lui donnait
Et, pendant ce temps, à la place
De Frédéric le chien se place,
Mange le dîner du vaurien
Avec un appétit de chien ;
Et, pour manger plus à son aise
Il a mis le fouet sur la chaise.

Histoire lamentable de la boite d'allumettes

Pauline était seule au logis :
Ses père et mère étaient sortis.
Tandis qu'en la chambre elle saute,
se trémousse et chante à voix haute,
Une agréable boîte à feu
Apparaît devant son oeil bleu.

Ah ! cette boîte, qu'elle est belle !
Je vais bien m'amuser, dit-elle ;
J'allumerai des petits bois,
Comme maman fait quelquefois.
Et les chats Minz et Tristapatte
La menacent avec leur patte,
Et disent, le doigt étendu :
Ton père te l'a défendu !

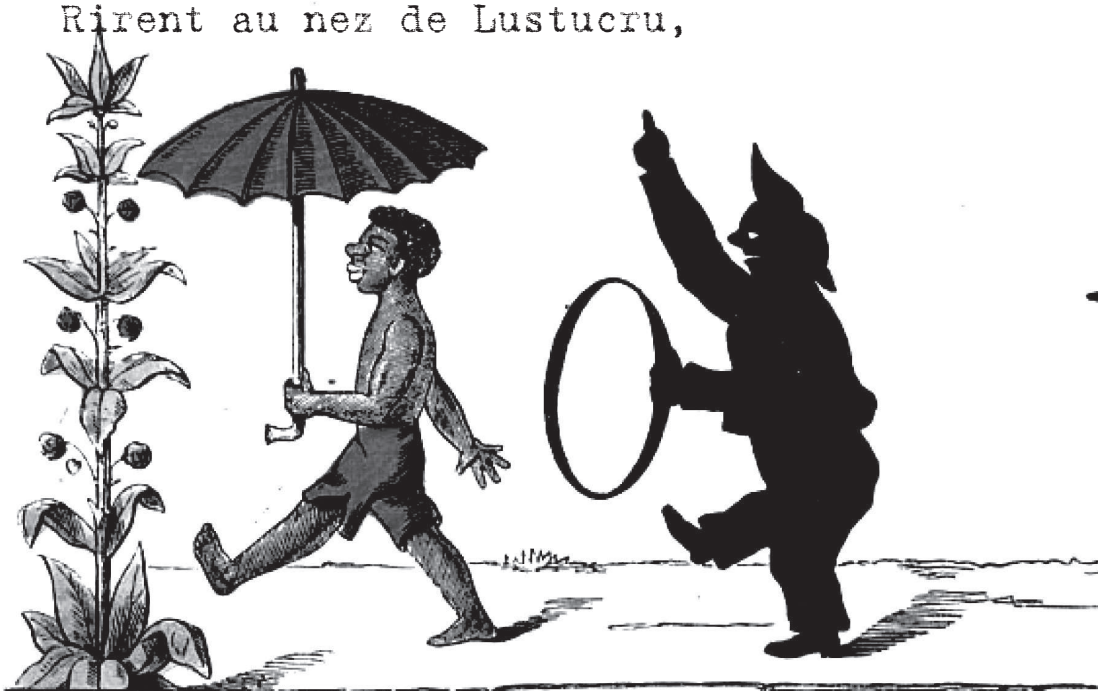
Miau ! jette cela par terre,
Ou tu vas brûler tout entière.
Mais Pauline n'écoute rien.
Le bois s'allume bel et bien
Et fait un très-bel éclairage,
Comme c'est marqué sur l'image :
Et Pauline joyeusement
Saute et court dans l'appartement.

Mais les chats Minz et Tristapatte
La menacent avec leur patte,
Et disent, le doigt étendu :
Ta mère te l'a défendu !
Miau ! jette cela par terre,
Ou tu vas brûler tout entière.
O malheur ! Voilà que la flamme
Prend à la robe : tout s'enflamme.
Les mains, les cheveux, tout
flambait;
L'enfant tout entière brûlait !
En voyant ces choses horribles
Les chats poussent des cris
terribles :
Au secours ! pour l' amour de Dieu !
La malheureuse ! elle est en feu.
Miau ! miau ! hommes et femmes,
Au secours ! l'enfant est en flammes !
Et bientôt son corps tout entier
Est brûlé comme du papier.
Et de Pauline, ô sort du funeste !
Deux souliers, voilà ce qui reste.
Et près des cendres de l'enfant
Les chats s'asseyent en pleurant,
Avec un crêpe par derrière !
Miau ! les pauvres père et mère !
Et des ruisseaux de pleurs coulaient
De leurs gros yeux qu'ils essuyaient.

L'HISTOIRE DES ENFANTS NOIRS

Un nègre plus noir qu'un corbeau
Se promenait par un temps beau.
Il avait ouvert son ombrelle,
Car la chaleur était mortelle.
Louis accourt sur son chemin
Avec son drapeau dans la main.
Au pas de course arrive ensuite
Gaspard et sa galette cuite ;
Wilhelm, son cerceau sous le bras ;
Et tous trois riant aux éclats
Du pauvre Noir qui va là-bas.

Mais le grand Lustucru s'avance
Avec son encrier immense.
''Enfants, ne soyez pas mauvais,
Dit-il, laissez ce nègre en paix !
Est-ce qu'il en peut quelque chose,
S'il est noir au lieu d'être rose ?''
Mais ces gamins, l'auriez-vous cru ?
Rirent au nez de Lustucru,



Se moquant encore davantage
Du pauvre nègre au noir visage.

Alors Lustucru se fâcha,
Et, comme vous le voyez là,
Il vous empoigne la marmaille
Par les bras, les cheveux, la taille :
Wilhem et Louis avec lui,
Gaspard qui se débat aussi,
Et les plonge dans l'encre grasse
Gaspard avait beau crier : Grâce
Tous les trois avaient beau crier
Il les trempe dans l'encrier.

A présent, voyez sur l'image !
Ils sont plus noirs que du cirage.
Voyez ! le nègre va devant,
Les enfants tout noirs le suivant.
Et les voilà devenus pire
Que le noir qui les faisait rire.

L'HISTOIRE DU FAMEUX CHASSEUR

Le fier chasseur met sa jaquette,
Son habit vert et sa casquette,
Prend son fusil, et sur-le-champ
S'en va chasser à travers champs.
Mais le lièvre se moque bien
Du fier chasseur qui ne voit rien.
II a sur son nez jusqu'aux lèvres
Des lunettes pour voir les lièvres.

Le soleil cuit, le fusil pèse;
Le chasseur est mal à son aise,
Il s'étend sur le gazon vert.
Mais notre lièvre a l'oeil ouvert,
Et, quand il entend ronfler l'homme,
Tout doucement pendant son somme
Il prend le fusil du chasseur
Et ses lunettes, le farceur !
Alors sans tambour ni trompettes,
Il met sur son nez les lunettes,
Et puis vise avec le fusil.

Le chasseur a peur :
tout saisi,

Le fier chasseur, de bond en bond,
Arrive au bord d'un puits profond,
Et, fou de peur, s'y précipite,
Le lièvre tire encore plus vite.
A la fenêtre se tenait
La femme de l'homme, et buvait
Du bon café dans une tasse.
Hélas ! le lièvre la lui casse.

Cependant près du puits était
Le fils du lièvre qui broutait
Et batifolait sur la mousse.
Au nez le café l'éclaboussé.
Il dit : Qui me brûle ? et dans l'air
Il attrape au vol la cuiller.

L'HISTOIRE DU SUCEUR DE POUCES

Je sors, Conrad, mon cher ami,
Dit la maman, toi, reste ici,
Et, jusqu'à mon retour, sois sage,
Ainsi qu'on doit l'être à ton âge;
Et ton pouce, Conrad, surtout,
N'en suce plus jamais le bout !
Car le tailleur, sans qu'on l'invite,
Avec ses ciseaux viendrait vite
Couper tes pouces, les tailler
Comme si c'était du papier.
La maman part, et woup ! Et wouche !
Le pouce est déjà dans la bouche.

Mais la porte s'ouvre ! ô malheur !
Et dans la chambre le tailleur
Entre encourant,se jette aux trousses
De l'enfant qui tette ses pouces ;
Et clip ! et clap ! en deux morceaux
Il les coupe avec ses ciseaux,
Avec ses grands ciseaux terribles !
L'enfant pousse des cris horribles.
Et lorsque la maman rentra,
Quelle figure avait Conrad !
Il gémit, il sanglote, il glousse ;
Ses deux mains n'avaient plus de pouce !

HISTOIRE DE LA

Gaspard était tout frais, tout beau,
Tout gros,tout rond comme un tonneau,
Et sa force était remarquable :
Il mangeait bien sa soupe à table.

Mais un beau jour il s'écria :
Je ne veux plus de soupe, na !
Non !non ! je ne veux plus de soupe !
Et la laisse dans sa soucoupe.

Le jour suivant, voyez-le là !
Comme il était maigre déjà !
Il laisse encore dans sa soucoupe
La soupe, et dit : Non, plus de soupe !
Quelqu'un d'autre la mangera;
Je ne veux plus de soupe, na !

Le jour suivant,maigreur complète !
Il était comme une allumette ;
Pourtant lorsque la soupe entra
De nouveau Gaspard s'écria :
Je ne veux plus de soupe, na !

Non !non ! je ne veux plus de soupe !
Et la laisse dans sa soucoupe.
Le jour suivant, voyez encore !
On l'aurait cassé sans effort,
C'était un fil ! Plaignez son sort !
Le jour suivant, il était mort.

SOUPE DE GASPARD

L'HISTOIRE DE PHILIPPE
LE RALANCEUR

Ah çà ! Philippe va, j'espère,
Rester tranquille, dit le père,
D'un ton sévère et menaçant,
Au petit garçon remuant.
La mère, sans ouvrir la bouche,
Regardait tout d'un air farouche.

Mais Philippe n'écoutait pas
Ce que lui disait son papa.
Il se balance, il se ballotte,
Il gigotte,et des pieds tricote
Sur sa chaise, sans s'arrêter.
' Philippe tu vas m'irriter ! '

Chers enfants, en haut de la page
Regardez, voyez sur l'image
Ce qu'à Philippe il arriva :
Tant et si bien se balança
Qu'en arrière tomba sa chaise.
Il est en l'air mal à son aise,
Se tient à la nappe en criant.

C'est inutile : en un instant,
Tout le couvert tombe par terre.
Le père ne sait plus que faire.
La maman toujours sans parler
Regarde les plats s'en aller.

Soupe et viande en une minute
Sur le plancher font la culbute.
La soupière est cassée en deux,
Et les parents tout furieux
Se lèvent rouges de colère.

Plus rien à manger ! Tout par terre !

Lorsque Jean allait à l'école,
Il regardait l'oiseau qui vole,
Et les nuages et le toit,
Toujours en l'air, jamais tout droit
Devant lui comme tout le monde ;
Et chacun disait à la ronde,
En le voyant marcher : ' Mon cher !
Regardez Jean le Nez-en-l'Air ! '

Un jour en courant un chien passe,
Et Jean regardait dans l'espace,
Tout fixement ;
Et personne là justement
Pour crier : 'Jean ! le chien ! Prends garde !
Le voilà près de toi, regarde ! '
Paf ! petit Jean est culbuté,
Et le chien, lui, tombe à côté.

Un jour au bord d'une rivière
Il allait, tenant en arrière
Son carton, et ses yeux suivaient
Les cigognes qui voltigeaient ;
Et comme un i, droit, en silence,
Vers la rivière Jean s'avance,
Et trois poissons, fort étonnés,
Ont pour le voir levé le nez.

Encore un pas ! dans la rivière
Jean tombe,tête la première.
Les trois poissons, effarouchés,
En le voyant se sont cachés.
Deux braves gens du voisinage
Par bonheur viennent au rivage.
Avec des perches tous les deux
Tirent de l'eau le malheureux.

Il sort tout trempé ! Quelle pluie !
Ah ! la triste plaisanterie !
L'eau lui ruisselait des cheveux
Sur la figure et sur les yeux,
Et, tout mouillé,le pauvre diable
Grelottait ;c'était pitoyable !

Les petits poissons à la fois
Nagent vers le bord tous les trois.
Ils sortent de l'eau la figure,
Riant tout haut de l'aventure
De l'imprudent petit babouin.
Et son carton, il est bien loin.

L'HISTOIRE DE JEAN LE NEZ-EN-L'AIR

L'HISTOIRE DE ROBERT QUI S'EST ENVOLE

Quand il pleut et quand sur la terre
Le vent mugit avec colère,
Garçons et filles gentiment
Restent dans leur appartement.

Mais Robert pensait: ' Non,je gage
Que c'est magnifique,un orage ! '
Et dehors, parapluie en main,
S'en va patauger le gamin.

Hui ! le vent souffle avec la pluie,
Si fort, si fort, que l'arbre plie.
Voyez,le parapluie est pris
Par le vent, et, malgré ses cris,
Le vent emporte dans l'espace
Robert qui monte en criant grâce.

Jusqu'aux nuages il volait,
Et son chapeau le précédait.
Toujours plus haut, aïe ! Aïe !
Robert suivait son parapluie.

Le chapeau toujours en avant
S'envole au ciel avec le vent,
Et l'on n'eut plus de leurs nouvelles.
Entendez-vous ? Petits rebelles !

Un livre d'adulte pour les enfants ou un album jeunesse pour les adultes ?

La stricte raison ne peut émouvoir une âme d'enfant
mais la fait dépérir misérablement.
Heinrich Hoffmann

Crasse-Tignasse ou histoires cocasses et drôles d'images est le titre de la traduction réalisée par Cavanna, en 1979, du *Struwwelpeter* allemand, écrit en 1845 par le docteur Heinrich Hoffmann. Nous avons choisi de reprendre cette adaptation récente dans le premier *quartett* consacré justement au personnage du Crasse-tignasse. Les autres textes du recueil, correspondent quant à eux à la traduction réalisée en 1872 par Louis-Gustave-Fortuné Ratisbonne, sous le pseudonyme de Trim et qui a pour titre : *Pierre l'ébourriffé. Joyeuses histoires et images drolatiques pour les enfants de 3 à 6 ans*. Les illustrations, anonymes, sont reprises de ce volume et alternent avec des illustrations inédites réalisées pour ce numéro par Sarah d'Haeyer.

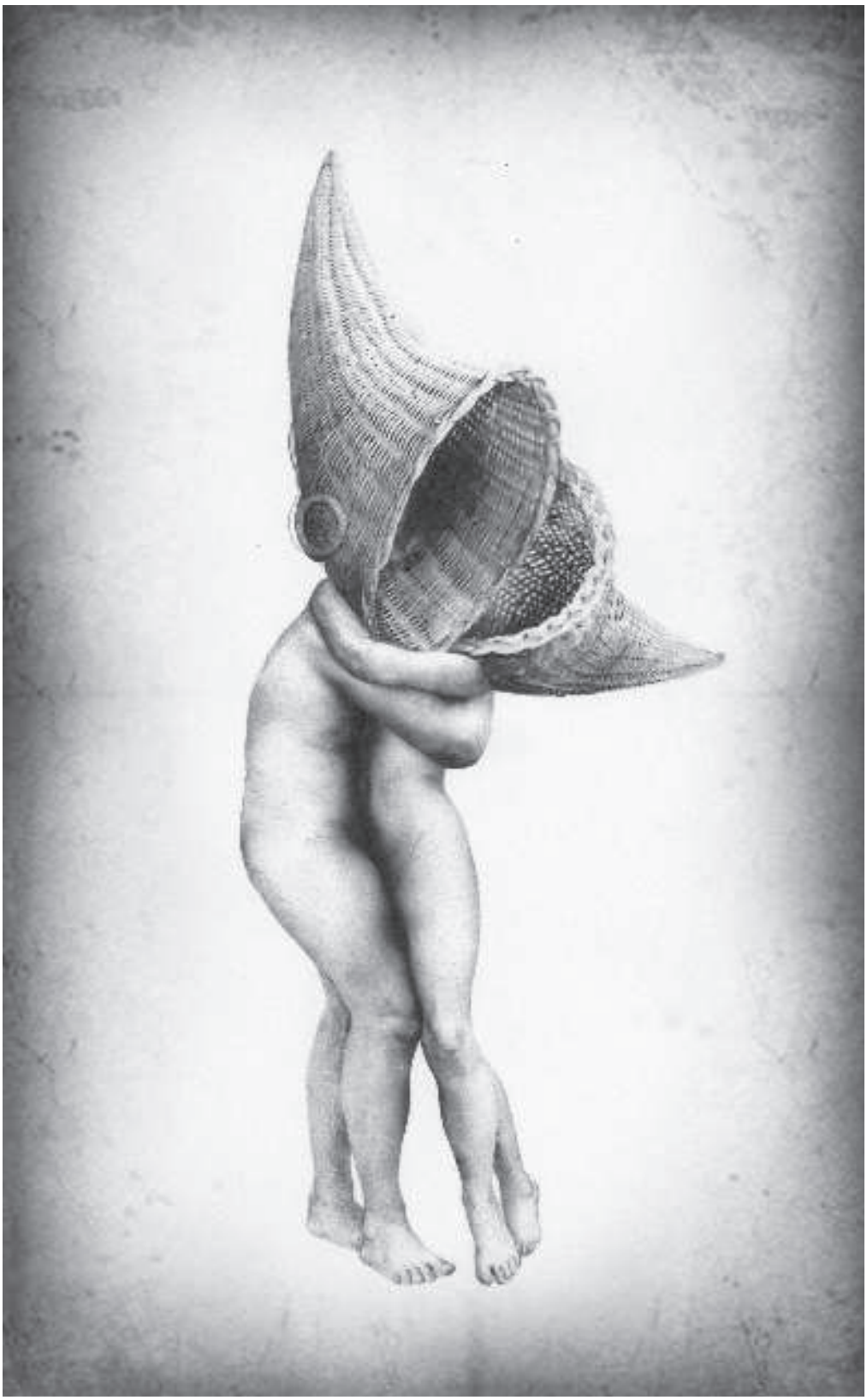
Nous savons par le témoignage personnel de l'auteur que l'idée de ces petits récits - qu'Heinrich Hoffmann destinait à son fils de trois ans - lui est venue de sa pratique clinique. « A cette époque (1843), en dehors de ma fonction de médecin des aliénés, j'exerçais la médecine générale en ville. Le médecin a, avec les enfants de trois à six ans, des rapports tout à fait particuliers. Quand l'enfant est en bonne santé, on utilise souvent le médecin comme moyen d'éducation : ''Si tu manges trop de chocolat, le docteur va venir et il te donnera un médicament très mauvais, peut-être même il te posera des sangsues !'' Il s'ensuit que, lorsque l'enfant est malade et que le docteur entre dans la chambre, le petit ange hurle de terreur, se débat et cherche à s'enfuir. Tout examen devient impossible. Le médecin ne peut pas perdre des heures à essayer d'apaiser l'enfant. En ce qui me concerne, j'y parvenais habituellement assez vite en utilisant une feuille de papier et un crayon. J'improvise sur le champ une historiette comme celles qui figurent dans le *Struwwelpeter*. Je la griffonne en trois coups de crayon, et, en même temps, je la raconte de la façon la plus vivante possible. Le petit récalcitrant se calme, ses larmes se sèchent et le médecin peut donner ses soins aisément ».

C'est aussi séduisant que terrifiant. D'ailleurs, ce livre particulièrement ambivalent a été mis au service de projets éducatifs, esthétiques, politiques ou scientifiques les plus contradictoires entre pédocentrisme consternant et adultocentrisme séculaire. Dans la conception de ce numéro hors-série de la revue finissante, destinée aux enfants, fidèle à l'esprit d'*Amer*, nous avons choisi de ne pas choisir entre livre d'adulte ou album jeunesse, privilégiant le rapport entretenu par les lecteurs et les auditeurs (au final, rappelons quand même que peu d'enfants de trois ou quatre ans savent lire et choisir leur lecture de manière autonome), que ces non-lecteurs ou non lectrices soient adultes ou non. La signification des textes contenus dans cet opus dépend fortement de la lecture qui en est faite et du rapport entretenu par les adultes avec les enfants. Dans le cadre d'une pédagogie « psychologiquement répressive », n'importe quel texte peut devenir traumatisant, castrateur, ou dangereusement moralisateur pour l'enfant qui le reçoit. Les représentations ambivalentes, horribles ou déraisonnables n'interrogent pas les textes ou leurs auteurs mais le rapport que nous entretenons à la lecture et la façon que nous avons d'envisager l'éducation.

Pour plus d'informations, nous vous conseillons de lire *Autour de Crasse-Tignasse*, ouvrage constitué par la transcription des communications qui ont été faites au colloque éponyme, le 15 décembre 1995, au Goethe Institut de Bruxelles, coédité par le Théâtre du Tilleul, A.LI.SE. et le Théâtre La Montagne magique.

LES BAISERS D'OR

par **Catulle Mendès**
illustré par **Julia Dasic**



I

Elle chantait des chansons que les oiseaux lui avaient apprises, mais elle les chantait bien mieux que les oiseaux ; il jouait du tambour de basque comme un danseur du pays de Bohème, mais jamais tzigane ne promena l'ongle aussi légèrement sur la peau très tendue où des lames de cuivre cliquettent ; et ils s'en allaient par les chemins, avec leur musique. Qui étaient-ils ? Cette question les eût fort embarrassés. Ce dont ils se souviennent, c'était que jamais ils n'avaient dormi dans un lit ni mangé à une table ; les personnes qui logent dans des maisons ou dînent devant des nappes n'étaient pas de leur famille, même ils n'avaient pas de famille du tout. Petits, si petits

qu'ils parlaient à peine, ils s'étaient rencontrés sur une route, elle sortant d'un buisson, lui sortant d'un fossé, – quelles méchantes mères les avaient abandonnés ? – et tout de suite ils s'étaient pris par la main, en riant. Il pleuvait un peu ce jour-là ; mais, au loin, sous une éclaircie, la côte était dorée ; ils avaient marché vers le soleil ; depuis, ils n'eurent jamais d'autre itinéraire que de s'en aller du côté où il faisait beau. Certainement, ils seraient morts de soif et de faim, si des ruisseaux ne coulaient dans les cressonnières et si les bonnes femmes des villages ne leur avaient jeté de temps en temps quelque croûte de pain trop dure pour les poules. C'était une chose triste de les voir si chétifs et si pâles, ces enfants vagabonds. Mais un matin, – grandelets déjà,– ils furent très étonnés, en s'éveillant dans l'herbe au pied d'un arbre, de voir qu'ils avaient dormi la bouche sur la bouche ; ils trouvèrent que c'était bon d'avoir les lèvres unies ; ils continuèrent, les yeux ouverts, le baiser de leur sommeil. Dès lors, ils n'eurent plus souci de leur détresse ; cela leur était égal d'être malheureux puisqu'ils étaient heureux ; il n'y a pas de misère aussi cruelle que l'amour est doux. A peine vêtus de quelques haillons, par où les brûlait le soleil et les mouillait la pluie, ils n'enviaient point les gens qui portent, l'été, de fraîches étoffes, l'hiver, des manteaux, fourrés ; les

loques, même trouées, n'ont rien de déplaisant, quand, sous ces loques, on plaît à qui l'on aime ; et, plus d'une grande dame troquerait sa plus belle robe pour la peau d'une jolie pauvresse. Allant tout le jour de bourgade en bourgade, ils s'arrêtaient sur les places, devant les maisons riches dont les fenêtres s'ouvraient parfois, devant les auberges où s'attablent les paysans en belle humeur ; elle chantait ses chansons, il faisait ronfler et sonner son tambour de basque ; si on leur donnait quelques sous, – comme il arrivait plus d'une fois, car on les trouvait agréables à voir et à entendre,– ils étaient bien contents ; mais ils ne se chagrinaient guère si on ne leur donnait rien. Ils en étaient quittes pour se coucher à jeun. Ce n'est pas une grande affaire d'avoir l'estomac vide quand on a le cœur plein ; les meurt-de-faim ne sont pas à plaindre, à qui l'amour offre, la nuit, sous les étoiles, le divin régal des baisers.

II

Une fois, cependant, ils se sentirent affreusement tristes. C'était par un froid temps de bise, et, n'ayant reçu depuis trois jours aucune aumône, chancelants, chacun ne retrouvant un peu de force que pour soutenir l'autre, ils s'étaient réfugiés dans une grange ouverte à tous les souffles. Ils avaient beau s'enlacer, se serrer aussi ardemment que possible, ils grelottaient à faire pitié ; même en se baisant, leurs bouches se souvenaient qu'elles n'avaient pas mangé. Ah ! les pauvres. Et avec le désespoir d'aujourd'hui ils avaient l'inquiétude de demain. Que feraient-ils, que deviendraient-ils, si des gens charitables ne les secouraient point ? Hélas ! si jeunes, leur faudrait-il mourir,

abandonnés de tous, sur un tas de pierres de la route, moins dur que le cœur des hommes ?

– Quoi ! dit-elle, ce qu'ont tous les autres, ne l'aurons-nous jamais ? Est-ce trop de demander un peu de feu pour se réchauffer, un peu de pain pour le repas du soir ? Il est cruel de penser que tant de gens dorment à l'aise dans de bonnes maisons chaudes, et que nous sommes ici, tremblants de froidure, comme des oiselets sans plume et sans nid. Il ne répondit pas ; il pleurait. Mais tout à coup ils purent croire que, morts déjà, ils étaient dans le paradis, tant il y eut autour d'eux de magnifique lumière, tant leur apparut rayonnante et pareille aux anges la dame qui s'avançait vers eux dans une robe de brocart vermeil, une baguette d'or à la main.

– Pauvres petits, dit-elle, votre infortune me touche et je veux vous venir en aide. Après avoir été plus pauvres que les plus misérables, vous serez plus opulents que les plus riches ;vous aurez bientôt tant de trésors que vous ne pourrez trouver dans tout le pays assez de coffres pour les enfermer.

Entendant cela, ils croyaient rêver.

– Eh madame, comment une telle chose pourrait-elle arriver ?

– Sachez que je suis une fée à qui rien n'est impossible. Désormais, chaque fois que l'un de

vous ouvrira sa bouche, il en sortira une pièce d'or, et une autre, et une autre, et d'autres encore ; il ne tiendra donc qu'à vous d'avoir plus de richesses qu'on n'en saurait imaginer.

La-dessus la fée disparut et comme, à cause de ce prodige, ils restaient muets d'étonnement, la bouche grande ouverte, il leur tombait des lèvres des ducats, des sequins, des florins, des doublons, et tant de belles monnaies qu'on eût dit qu'il pleuvait de l'or !

III

A quelque temps de là, il n'était bruit dans le monde que d'un duc et d'une duchesse qui habitaient un palais grand comme une ville, éblouissant comme un ciel d'étoiles car les murs, bâtis des marbres les plus rares, étaient incrustés d'améthystes et de chrysoprases. La splendeur du dehors n'était rien au prix de ce qu'on voyait dedans. L'on ne finirait point si l'on voulait dire tous les meubles précieux, toutes les statues d'or qui décoraient les salles, tous les lustres de pierreries qui scintillaient sous les plafonds. Les yeux s'aveuglaient à regarder tant de merveilles. Et les maîtres du palais y donnaient des festins que l'on s'accordait à juger incomparables. Des tables assez longues pour

qu'un peuple entier y pût prendre place étaient chargées des mets les plus délicats, des vins les plus fameux ; c'était dans des plats d'or que les écuyers tranchants découpaient les faisans de Tartarie et dans des coupes faites d'une seule pierre fine que les échansons versaient le vin des Canaries. Si quelque pauvre diable, n'ayant pas mangé depuis hier, – était entré tout à coup dans la salle à manger, il serait devenu fou d'étonnement et de joie ! Vous pensez bien que les convives ne manquaient pas d'admirer et de louer de toutes les façons les hôtes qui les traitaient si royalement. Ce qui ne contribuait pas peu à mettre les gens en bonne humeur, c'était que le duc et la duchesse, dès qu'ils ouvraient leurs bouches pour manger ou pour parler, en laissaient tomber des pièces d'or que des serviteurs recueillaient dans des corbeilles et distribuaient à toutes les personnes présentes, après le dessert.

La renommée de tant de richesse et de largesse se répandit si loin qu'elle parvint jusqu'au pays des Fées ; l'une d'elles, - celle qui était apparue en robe de brocart dans la grange ouverte à tous les vents -, forma le projet de rendre visite à ses protégés afin de voir de près le bonheur qu'elle leur avait donné et de recevoir leurs remerciements.

Mais quand elle entra, vers le soir, dans la

chambre somptueuse où le duc et la duchesse venaient de se retirer, elle fut étrangement surprise ; car, loin de témoigner de la joie et de la remercier, ils se jetèrent à ses pieds, les yeux pleins de larmes, en sanglotant de douleur.

– Est-il possible, dit la fée, et qu'est-ce que je vois ? N'êtes-vous point satisfaits de votre sort ?

– Hélas ! madame, nous sommes tellement malheureux que nous allons mourir de chagrin si vous ne prenez pitié de nous.

– Quoi ! Vous ne vous trouvez pas assez riches ?

– Nous ne le sommes que trop !

– Serait-ce qu'il vous déplaît de ne voir tomber de vos lèvres que des pièces d'or toujours, et, par goût du changement, vous plairait-il que j'en fasse sortir des diamants ou des saphirs gros comme des œufs de tourterelles ?

– Ah gardez-vous-en bien !

– Dites-moi donc ce qui vous afflige, car, pour moi, je ne le saurais deviner.

– Grande fée, il est très agréable de se chauffer lorsqu'on a froid, de dormir dans un lit de plume, de manger à sa faim, mais il est une chose meilleure encore que toutes celles- là. C'est de se baiser sur les lèvres quand on s'aime ! Or, depuis que vous nous avez faits riches, nous ne connaissons plus ce bonheur, hélas ! car chaque

fois que nous ouvrons nos bouches pour les unir, il en sort de détestables sequins ou d'horribles ducats, et c'est de l'or que nous baisons.

– Ah ! dit la fée, je n'avais point pensé à cet inconvénient. Mais il n'y a pas de remède à cela, et vous ferez bien d'en prendre votre parti.

– Jamais ! Laissez-vous attendrir. Ne pourriez-vous rétracter l'affreux présent que vous nous avez accordé ?

– Oui bien. Mais sachez que vous perdriez non seulement le don de répandre de l'or, mais avec lui toutes les richesses acquises.

– Eh ! que nous importe !

– Soit donc fait, dit la fée, selon votre volonté.

Et, touchés de la baguette, il se retrouvèrent, par un froid temps de bise, dans une grange ouverte à tous les vents ; ce qu'ils furent naguère, ils l'étaient de nouveau : affamés, demi-nus, tremblants de froidure comme des oiselets sans plumes et sans nid. Mais ils se gardaient bien de se plaindre, et se jugeaient trop heureux, ayant les lèvres sur les lèvres.

FIN

à colorier

L'OURS BOXEUR

La Rose Surnaturelle

Pierre louÿs

C'est un vieux conte. Il est d'Allemagne, il est de France, il est d'Arabie aussi. Voici ma façon de l'entendre. Vous en penserez ce qu'il vous plaira.

Un paysan, dans un petit village, s'habiller un dimanche pour aller à la foire. Lorsqu'il eut mis son chapeau neuf et sa blouse des jours de fête, il fut dire à ses deux filles qu'il partait pour la grand'ville. Que fallait-il leur rapporter ?

La première, qui était coquette et qui n'avait pas sujet de l'être, demanda une robe de soie. La cadette n'ayant pas besoin d'atours, parce qu'elle était plus jolie que son aînée, pria simplement son père de cueillir pour elle une rose, seul présent dont elle eût envie.

Le père acheta la robe de soie ; mais sur toute la place du marché il ne put trouver la rose. Les fleurs des environs avaient été cueillies pour la fête précédente, et elles étaient mortes fanées : il n'en restait plus une à vendre.

Désolé, sur la route du soir, s'en revint le paysan. Il était honteux de penser qu'il allait rentrer sous son toit, une main pleine et l'autre vide. Sa première fille serait comblée, elle qui avait demandé

trop ; et la seconde n'aurait rien du tout, elle qui avait demandé si peu.

Comme il s'attristait ainsi le long des champs et des vergers, tout à coup une rose splendide lui apparut sous sa tige.

Elle était là, au bord de la route. Elle n'appartenait à personne. Il essaya de la cueillir, et surpris, il n'y parvint pas. Son couteau à la main, il tenta de la couper, sans y réussir davantage. Alors le rosier se mit à frémir et il en sortit une voix qui disait : « Jardinier, tu ne prendras ma fleur que si tu me promets de m'envoyer demain celle à qui tu la donneras, car il est de mon gré qu'elle me dise merci. »

Le paysan, plus ébahi qu'alarmé, promit, et put cueillir en échange la rose. Rentré dans sa maison, il n'eut garde d'oublier ce que lui avait dit l'arbuste, et, dès le lendemain matin, la jeune fille s'en alla chercher le rosier sur la route. Elle s'avança donc vers lui et fit un gentil salut. Mais sitôt qu'elle eut touché de la main la longue tige d'où la rose avait été cueillie, tous les autres rameaux vert sombre se mirent à croître subitement et l'entourèrent d'un filet épineux.

Elle n'essaya même pas de lutter, tant les épines étaient terribles ! Elle mit ses deux mains devant ses yeux, et tomba sur les genoux, à terre.

« Cruelle enfant, lui dit le rosier, tu ne t'es pas contentée de choisir,

comme ta soeur, un présent qui ne fit de mal à personne. Une rose est un être vivant. Tu le savais : pourquoi l'as-tu tuée ? Notre sève coule en nous comme le sang des hommes. Tu le savais : pourquoi l'as-tu fait répandre ? Dis adieu, désormais, à ta forme humaine, car je vais te reprendre en moi comme une autre fleur toute semblable, en échange de la première que m'avait donnée le printemps. »

Disant cela, il serra davantage encore ses rameaux hérissés d'épines, comme s'il voulait broyer la jeune fille et la faire disparaître en lui ; mais elle, bien loin de se plaindre, et touchée de repentir, ne songea qu'à la blessure de celui qui la rompait vive. Au milieu de ses angoisses, elle trouva la

suprême énergie de se hausser jusqu'à la tige tranchée, où elle posa ses lèvres closes, avec sa pitié, son remords, son pardon.

Et à l'instant une fleur nouvelle s'épanouit devant sa bouche.

Les épines s'écartèrent, l'arbuste redevint ce qu'il était la veille, et la jeune fille resta saine et sauve, ayant vu fleurir devant son baiser tout ce qu'elle avait de beau et de bon dans l'âme.

Illustré par Amélie Bo

ISOLIN ISOLINE

Catulle Mendès
Illustré par Lolita M'Gouni

I

Il arriva une fois que deux fées se rencontrèrent sur la lisière d'une forêt auprès d'une grande ville ; l'une d'elles, qui se nommait Urgande, était de fort maussade humeur parce qu'on avait négligé de la convier aux fêtes données pour le baptême de la fille du roi ! mais l'autre, - elle se nommait Urgèle,- éprouvait toute la satisfaction possible parce qu'on l'avait priée à ces belles réjouissances ; et, chez les fées, c'est comme chez les hommes : on est bon quand on est content, méchant quand on est triste.

– Eh ! bonjour, ma sœur, dit Urgèle.

– Bonjour, ma sœur, grogna Urgande. Je suppose que vous avez eu beaucoup de plaisir chez votre ami le roi de Mataquin.

– Plus de plaisir qu'on ne saurait dire ! Les salles étaient, si bien illuminées que l'on se serait crû dans notre palais souterrain où les murs sont de pierreries et les plafonds de cristal ensoleillé ; on a servi les mets les plus délicats dans des assiettes d'or, sur des nappes de dentelle ; on a versé dans des coupes en forme de lys des vins si parfumés et si doux que je pensais boire du miel dans des fleurs ; et, après le repas, de jeunes garçons et de belles demoiselles, si légers et si bien vêtus de soies de toutes les couleurs qu'on les prenait pour des oiseaux de paradis, ont dansé des danses qui étaient les plus jolies du monde.

– Oui, oui, j'ai entendu d'ici les violons. Et sans doute, pour reconnaître une aussi agréable hospitalité, vous avez fait à la petite princesse, votre filleule, des dons fort précieux ?

– Cela va de soi, ma sœur ! ta princesse sera belle comme le jour ; quand elle parlera, ce sera comme un chant de fauvette ; quand elle rira, ce sera comme une rosé épanouie ; enfin, il n'est pas de perfections dont je ne lui aie fait présent ; et, lorsqu'elle viendra en âge d'être mariée, elle épousera un prince si beau et si amoureux que jamais on n'en aura vu d'aussi charmant ni d'aussi épris.

– A merveille ! dit Urgande en grinçant des dents. Je veux, moi aussi, me montrer généreuse envers votre filleule.

– Oh ! ma sœur, ne lui faites pas quelque don fatal ! Ne prononcez pas quelque terrible parole, que vous ne pourriez point rétracter ! Si vous aviez vu la petite princesse dans son berceau, si mignonne et si frôle, semblable à un oiselet sans plume, si elle vous avait souri avec ses yeux

couleur de bleuet et sa bouche couleur d'églantine, vous seriez tout attendrie et n'auriez pas le cœur de lui vouloir du mal.

– Oui, mais je ne l'ai point vue ! Elle sera donc belle comme le jour, puisqu'aucune fée ne saurait empêcher ce qu'une autre fée a résolu; elle aura la voix douce comme celle des fauvettes et la lèvre épanouie comme les roses, elle épousera le plus beau et le plus amoureux des princes ; seulement.

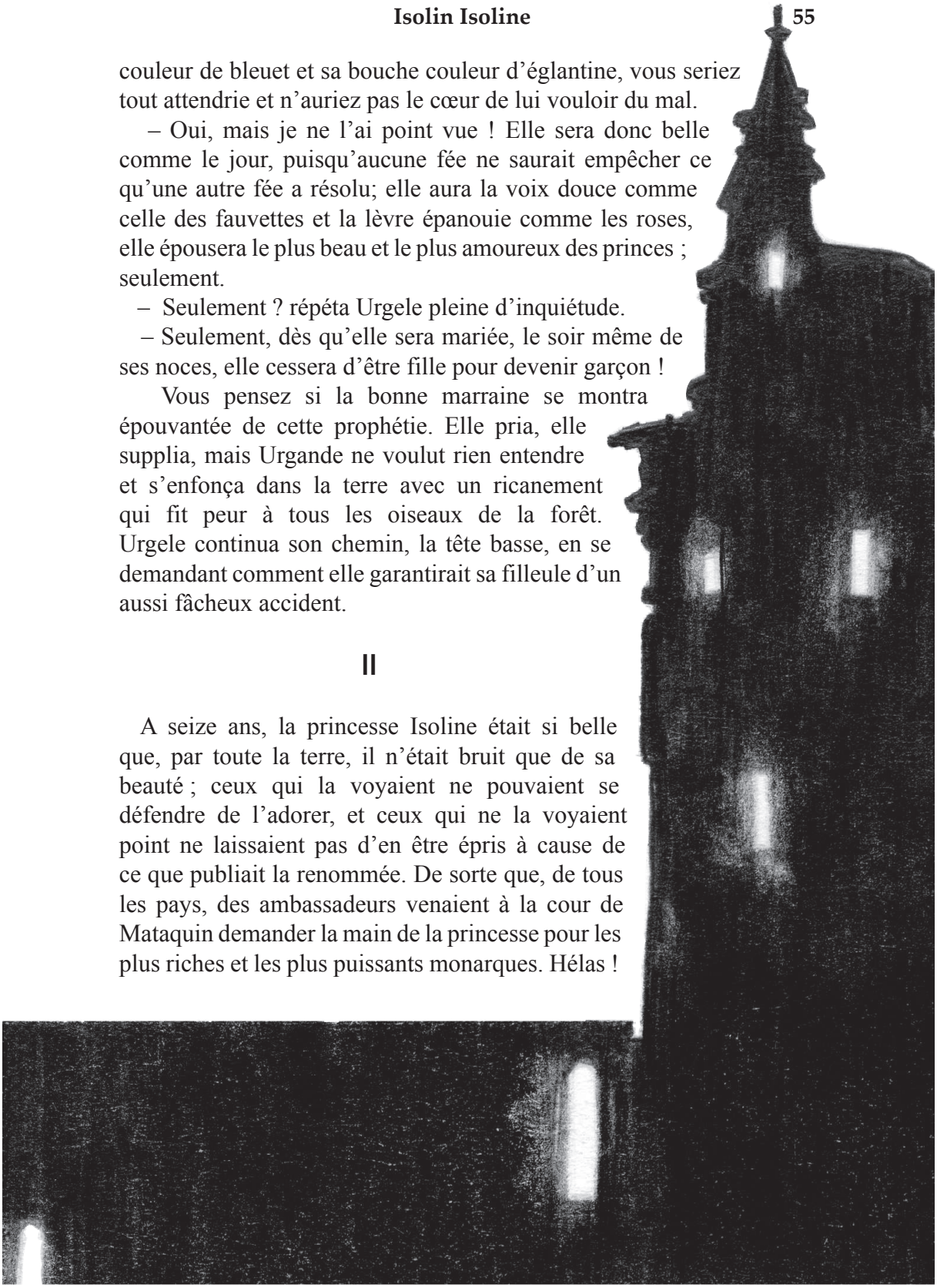
– Seulement ? répéta Urgele pleine d'inquiétude.

– Seulement, dès qu'elle sera mariée, le soir même de ses noces, elle cessera d'être fille pour devenir garçon !

Vous pensez si la bonne marraine se montra épouvantée de cette prophétie. Elle pria, elle supplia, mais Urgande ne voulut rien entendre et s'enfonça dans la terre avec un ricanement qui fit peur à tous les oiseaux de la forêt. Urgele continua son chemin, la tête basse, en se demandant comment elle garantirait sa filleule d'un aussi fâcheux accident.

II

A seize ans, la princesse Isoline était si belle que, par toute la terre, il n'était bruit que de sa beauté ; ceux qui la voyaient ne pouvaient se défendre de l'adorer, et ceux qui ne la voyaient point ne laissaient pas d'en être épris à cause de ce que publiait la renommée. De sorte que, de tous les pays, des ambassadeurs venaient à la cour de Mataquin demander la main de la princesse pour les plus riches et les plus puissants monarques. Hélas !



le roi et la reine, avertis de l'avenir promis à leur enfant, ne savaient que répondre ; il eût été imprudent de marier une demoiselle qui, la nuit de ses noces, devait être si étrangement métamorphosée. Ils congédiaient les ambassadeurs avec beaucoup d'égards ; sans consentement ni refus, et se désolaient autant qu'il est possible. Quant à Isoline, à qui l'on avait laissé ignorer son cruel destin, elle se souciait fort peu d'être épousée ou non ; son innocence ne s'inquiétait pas de cela ; pourvu qu'on la laissât jouer avec sa poupée et avec son petit chien dans les allées du jardin royal, où les oiseaux lui disaient : « Votre voix est plus douce que la nôtre », où les roses lui disaient : « Nous sommes moins roses que vos lèvres,» elle se montrait satisfaite, ne demandait pas autre chose ; elle était comme une petite fleur qui ne sait pas qu'elle doit être cueillie.

Mais un jour qu'elle était occupée à nouer une tige de liseron au cou de son bichon qui jappait d'aise, elle entendit un grand bruit sur la route voisine ; elle leva les yeux, elle vit un cortège magnifique en marche vers le palais, et, à la tête du cortège, sur un cheval blanc secouant sa crinière, il y avait un jeune seigneur qui avait si bonne façon, avec une beauté si éclatante, qu'elle en eut la vue éblouie et le cœur tout troublé. « Ah ! qu'il est aimable ! » pensa-t-elle ; et, songeant pour la première fois à de telles choses, elle s'avoua que, s'il avait l'intention de la demander en mariage, elle n'en éprouverait aucun déplaisir.

Le jeune seigneur, cependant, par-dessus la haie fleurie, avait aperçu Isoline ; il s'arrêta, charmé aussi.

– Veuillent les bonnes fées, s'écria-t-il, que vous soyez la fille du roi de Mataquin ! car je viens pour l'épouser, et il n'y a rien sur la terre d'aussi charmant que vous.

– Je suis la princesse Isoline, dit-elle.

Ils ne parlèrent plus, se regardant toujours ; à partir de ce moment, ils s'aimèrent d'une tendresse si ardente qu'il n'y a pas de mots pour l'exprimer.

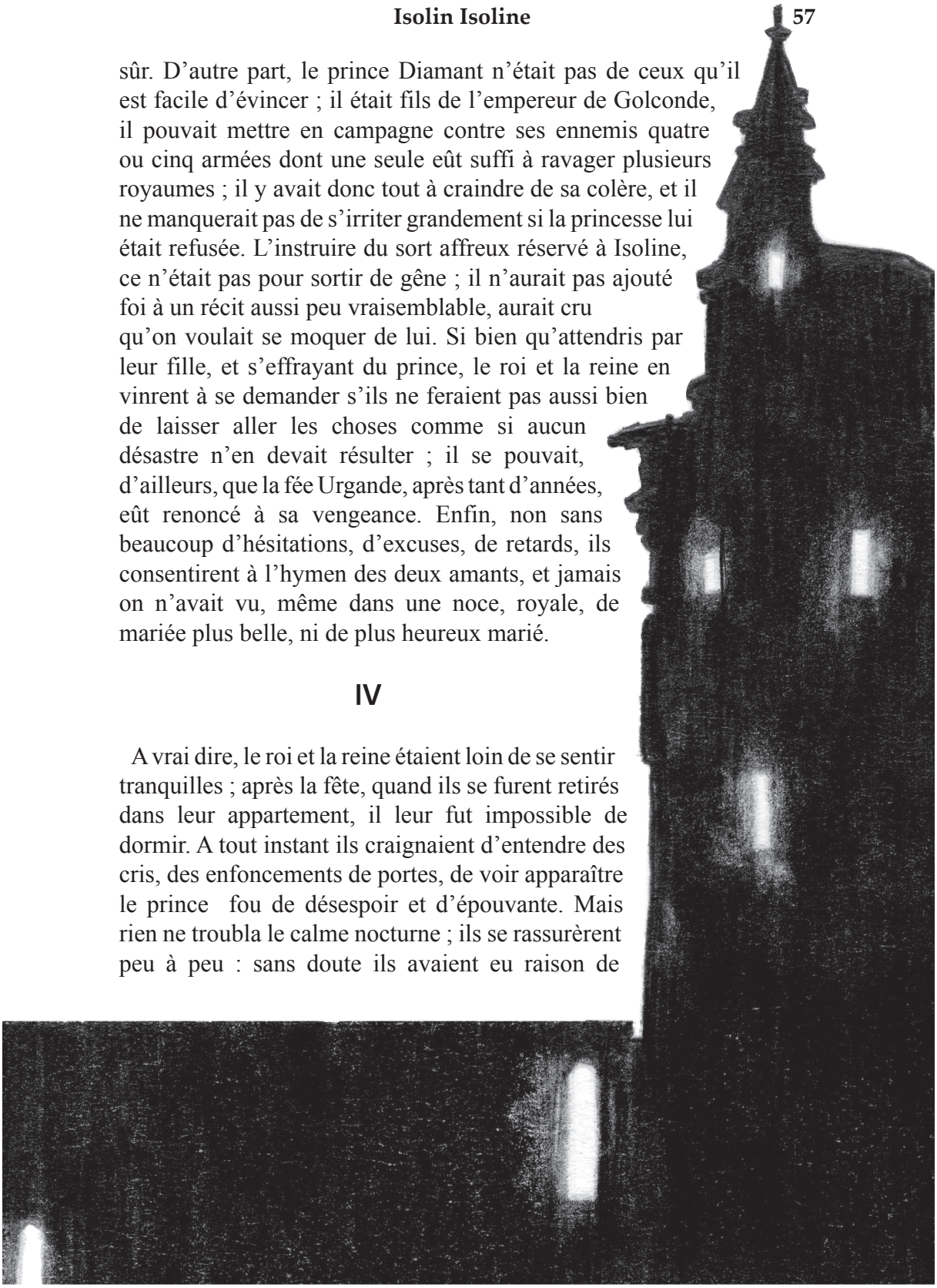
III

On juge de l'embarras ou se trouvèrent le roi et la reine ! Ce n'était pas à des ambassadeurs, cette fois, qu'il fallait répondre, mais à leur fille elle-même, suppliant, pleurant, jurant qu'elle ferait une maladie si on ne la mariait avec son amoureux, et qu'elle en mourait à coup

sûr. D'autre part, le prince Diamant n'était pas de ceux qu'il est facile d'évincer ; il était fils de l'empereur de Golconde, il pouvait mettre en campagne contre ses ennemis quatre ou cinq armées dont une seule eût suffi à ravager plusieurs royaumes ; il y avait donc tout à craindre de sa colère, et il ne manquerait pas de s'irriter grandement si la princesse lui était refusée. L'instruire du sort affreux réservé à Isoline, ce n'était pas pour sortir de gêne ; il n'aurait pas ajouté foi à un récit aussi peu vraisemblable, aurait cru qu'on voulait se moquer de lui. Si bien qu'attendris par leur fille, et s'effrayant du prince, le roi et la reine en vinrent à se demander s'ils ne feraient pas aussi bien de laisser aller les choses comme si aucun désastre n'en devait résulter ; il se pouvait, d'ailleurs, que la fée Urgande, après tant d'années, eût renoncé à sa vengeance. Enfin, non sans beaucoup d'hésitations, d'excuses, de retards, ils consentirent à l'hymen des deux amants, et jamais on n'avait vu, même dans une noce, royale, de mariée plus belle, ni de plus heureux marié.

IV

A vrai dire, le roi et la reine étaient loin de se sentir tranquilles ; après la fête, quand ils se furent retirés dans leur appartement, il leur fut impossible de dormir. A tout instant ils craignaient d'entendre des cris, des enfoncements de portes, de voir apparaître le prince fou de désespoir et d'épouvante. Mais rien ne troubla le calme nocturne ; ils se rassurèrent peu à peu : sans doute ils avaient eu raison de



penser que la mauvaise fée avait rétracté sa prophétie ; le lendemain des noces, ils entrèrent sans trop d'inquiétude dans la salle du trône, où les nouveaux époux ne tarderaient pas, selon la coutume, à venir s'agenouiller sous la bénédiction royale et paternelle.

La porte s'ouvrit.

– Ma fille ! s'écria le roi plein d'horreur.

– Isoline ! gémit la mère.

– Non plus votre fille, mais votre fils, mon père ! non plus Isoline, mais Isolin, ma mère.

Et, en parlant ainsi, le nouveau prince, charmant, fier, l'épée au côté, retroussait sa moustache avec un air de défi.

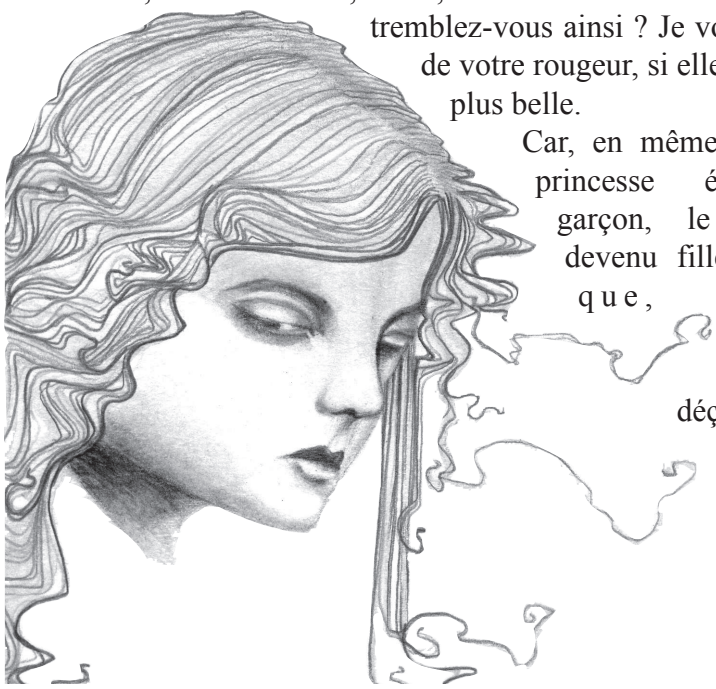
– Tout est perdu ! disait le roi.

– Hélas ! disait la reine.

Mais Isolin, se tournant vers la porte, et la voix adoucie :

Allons, venez, dit-il, ma chère Diamantine ! Pourquoi tremblez-vous ainsi ? Je vous en voudrais de votre rougeur, si elle ne vous faisait plus belle.

Car, en même temps que ta princesse était devenue garçon, le prince était devenu fille ; c'est ainsi que, grâce à la bonne Urgèle, fut déçue la vengeance de la méchante fée.



ISOLINE ISOLIN

CHRONIQUES

Des trucs pour les mioches, il y en a foison. Normal nous direz-vous, y'a plein de chiards. Soit. C'est surtout que dans la société spectaculaire marchande qui est la notre, l'enfant est une cible autant qu'un enjeu. Tout ça pour dire qu'il y a plein de ~~merdes~~, pardon, de déjections qui polluent la jeunesse. Mais bon, inutile d'asepti-ser tout l'environnement de vos rejetons, ou de penser les protéger en les enfermant dans une bulle éco-citoyenne. Le mieux reste encore de les laisser développer leurs anticorps.

Rencontré par hasard aux vingt ans de Chérbibi organisés par la fanzinothèque de Poitiers l'ami Florian nous dit jouer depuis quelques temps dans un groupe enfants core sautillant de Creuse très sobrement intitulé ***Kre ke ke kex koax koax***, dans la lignée de *Dragibus*, mais version anarchopunk. C'est effectivement sautillant. Les titres comme « Lapin » (et non « Larcin ») ou « crottes de nez » plairont sûrement aux mioches bien qu'ils nous apparaissent parfois trop militant au sens souciant du terme. Y'a néanmoins un titre qui se détache vraiment des autres : « Procrastination », qui devrait plaire autant aux esgourdes des tiots que des grands. Pour les contacter : krekex@hibouxprod.com

Devait figurer au sommaire de l'***Amer enfant*** un conte de **Louise Michel** intitulée *Chéchette.* Nous avons abandonné l'idée car nous nous sommes aperçus que le très talentueux **Stéphane Blanquet** avait illustré chez Albin Michel Jeunesse la même ***Vieille Chéchette*** en 2008. Nous vous encourageons donc à vous procurer le dit bouquin (pour les enfants à partir de 5 ans) de la manière que vous voulez (vol, achat, commande, emprunt). *La vieille Chéchette* est une vieille folle. C'est du moins ce qu'aiment à penser les villageois parce qu'elle vit seule dans

les bois, dans la misère... On ne vous en dit pas plus, hormis peut-être la dernière phrase du conte : “Ne vous moquez jamais des fous ni des vieillards”... Si vous voulez savoir pourquoi, car ce n’est pas si évident, vous savez ce qu’il vous reste à faire...

Histoire de copiner un peu, nous vous conseillons évidemment de vous pencher sur les éditions **Ritagada**, mais pas trop (d’accord, c’était facile). Sarah (qui a illustré présentement le Crasse Tignasse) réalise des livres d’images pour enfants et/ou adultes. Parfois ce sont des collages (*Ma Tante philomène*), parfois des impressions sur papier et plaques de linoléum gravées (*Histoires de chacalou* -R.I.P.- ou *Fruits et légumes*), ou encore des impressions sur papier de gommes gravées (*Café crème* ou *Pépé*) , des monotypes et bois gravés (*Les Portemanteaux)* ou enfin des photos couleur de jouets (*Bouilles*)... Bref, vous devriez trouver votre bonheur !

Les éditions **RitaGada** ont également lancé en décembre 2009 un fanzine à colorier, intitulé ***Toile cirée***. Chaque numéro contient 12 images en noir et blanc d’un même auteur, photocopiées au format A5 et agrafées. Le premier numéro présentait 12 monotypes de **Sarah d’Haeyer**, images tirés des «spartakiades», les fameux rassemblements sportifs et/ou communistes en tchécoslovaquie. Le second numéro a été réalisé quant à lui par **Belinda Annaloro**...
Vous pouvez vous les procurer en écrivant un mail ici : ritagada@hotmail.com, ou en vous rendant au Cagibi, rue de Wazemmes à Lille.

Sinon, bah, il vous reste à relire vos ***Martine*** en attendant 2012 et à expliquer à votre marmaille pourquoi ça ne sert à rien de voter et surtout, pourquoi il y a tant de gens qui mentent effrontément en disant à qui s’en fout que c’est la chose la plus importante qui soit en ce bas monde. Sur ce, bon courage.

LETTRES MAJUSCULES

A B C D E

F G H I J

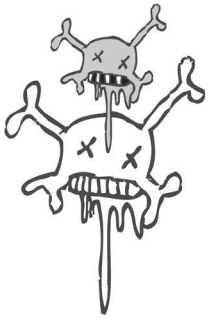
K L M N O

P Q R S T

U V X Y Z

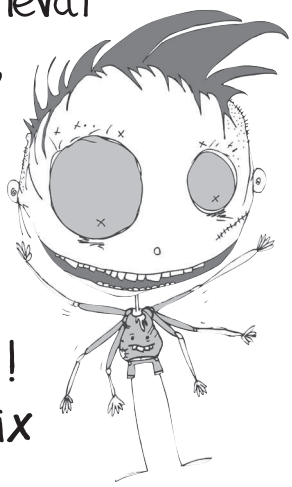
Le COIN

ILLUSTRÉ PAR SUKO



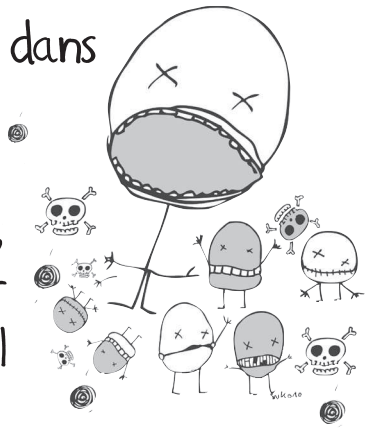
Jean est insupportable. Il crie, il trépigne, il bouscule les chaises. Le papa, qui coud ses chaussettes près de la fenêtre, lui fait observer que la pièce n'est pas à lui tout seul.

Jean ne veut pas s'arrêter. A cheval sur la canne que maman a oubliée, il fait autant de bruit que mille cavaliers.



Gros-Badou, les bras et les jambes en l'air près du pied de la table, est indigné : il y a de quoi ! Aussi papa dit-il enfin, d'une voix sévère :

— " Jean tu me fatigues ; va dans le coin ! "



Jean s'arrête net, un peu nigaud. Mais il écoute son papa, il ira au coin. Seulement, pour montrer qu'il a du caractère, il hésite une seconde :

— " Sais-tu, papa, ce que je ferais, si la salle était ronde, au lieu d'aller dans le coin ?

— " Non, Jean : je ne le sais pas. "

— " Hé bien, j'irai pas. "

Et fier, notre petit bonhomme se tourne vers le mur. Et c'est au tour de son papa d'avoir l'air nigaud. Car Jean a un peu raison : dans un rond, il n'y a pas de coin. Et la terre est ronde les enfants ! Voilà pour les punitions !

LETTRES MINUSCULES

a b c d e f
g h i j k l
m n o p q r
s t u v x y z

ba be
bi bo
bu ca
ce ci

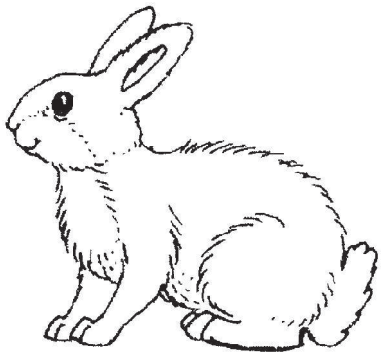
Bébé a peur du vilain diable.

co cu da de di do
du fa fe fi fo fu

QU'EST-CE QUE LE CHEVAL ?

ALEXANDRE VIALATTE

TOUT LE MONDE A LA NOTION DU **CHEVAL**. SI ON NE L'A PAS, IL SUFFIT À L'ESPRIT DE SE REPRÉSENTER UN **ÂNE**, MAIS UN GRAND ÂNE AVEC LA QUEUE MOINS ÉTRIQUÉE. OU ALORS UN **BOEUF**, EN MOINS GROS, SANS CORNES, ET AVEC UNE CRINIÈRE. OU À LA RIGUEUR UN **HOMARD**, MAIS SANS PINCES ET SANS CARAPACE, MONUMENTAL, AVEC LE POIL LUISANT ET DES SABOTS QUI SONNENT SUR UNE ROUTE ASPHALTÉE. OU ALORS UN TRÈS GRAND **LAPIN**, UN GROS LAPIN DE CINQ CENTS KILOS QU'ON POURRAIT ATTELER À UNE VOITURE ET QUI RESSEMBLERAIT À UN CHEVAL. OU ENCORE UN **PAQUET DE LAPINS**, DE CINQ CENTS LAPINS D'UN KILO PIÈCE, AGGLOMÉRÉS POUR FAIRE UN LAPIN SYNTHÉTIQUE QUI AURAIT UNE CRINIÈRE ABONDANTE, AVEC UNE SELLE ET UN JOCKEY.



BREF, TOUS LES ANIMAUX SONT PROPRES À DONNER UNE IDÉE DU CHEVAL À CONDITION DE LES FAIRE DÉFORMER PAR L'ESPRIT DANS LE SENS QUI LES RAPPROCHE RÉELLEMENT DU MODÈLE.

A DEFAUT
UNE BONNE TRANCHE

TECHNOLOGIE ET BON SENS
Dans une bombe qu'est-ce qui part d'abord ?

Celui ou celle qui l'a déposée

HISTOIRE DE FRANCE
Quels furent les derniers mots de Jeanne d'Arc sur le bûcher ?

«Vous ne m'avez pas cru, vous m'aurez donc cuite !»

UNE HISTOIRE DE FOU
Fou, Rien et Personne font du bateau. Personne tombe à l'eau, Rien qui l'a vu dit à Fou d'appeler les pompiers. Il dit: «Bonjour je suis Fou, j'appelle pour Rien, Personne est tombé à l'eau ».

MONSIEUR MADAME
Monsieur et Madame Duciel ont cinq enfants. Comment s'appelent-ils ?

Betty, Baba, Noël, Quentin, Sandra.

Monsieur et Madame Oukoi ont deux enfants. Comment s'appelent-ils ?

Ted et Bill

Monsieur et Madame Nana ont un fils. Comment l'ont-ils prénommé ?

Judas

CHARADE
Mon premier s'allonge chez Pinocchio,
Mon deuxième n'est pas habillé,
Mon troisième permet de rouler la nuit,
Mon tout est une fleur qui s'épanouit dans l'eau.

Nénuphar

DE JAMBON,*
DE RIGOLADE !!!!!!!!!!!

CUISINE DU NORD
Comment fait-on cuire neuf carottes instantanément ?
Il faut en enlever une, comme ça, elles sont qu'huit !

COUPABLE OU INNOCENT ?
Un homme est condamné à mort, il arrive à la guillotine.
Il dit calmement au bourreau: « Je ne suis pas coupable. Vous m'entendez ? Je ne suis pas coupable. »
On lui met la tête dans la guillotine et il répète à qui veut l'entendre : « Je ne suis pas coupable ».
On fait descendre la lame qui tombe, touche la touche la tête et rebondit dessus.
Le bourreau s'étonne : « ça, ça ne m'était jamais arrivé ! »
Il recommence et même chose, la tête résiste. Le condamné dit alors au bourreau : « J'vous l'avais dit, j'suis pas coupable ! »

RIRE ET CHANSONS
Un policier interpelle un joueur de guitare qui fait la manche dans le métro :
- Vous avez une autorisation de la Préfecture ?
- Ben, non !
- Très bien, alors accompagnez-moi !
- D'accord, qu'est-ce que vous voulez chanter ?

DEVENIR
Des enfants reviennent triste et décus du terrain de sport. Ils se sont fait battre au football par les grands de l'école.
C'est alors que l'un des enfants trouve une lampe à huile qu'il s'empresse de faire briller. Tout à coup, un génie en sort et leur dit :
- Vous avez tous droit à un voeu ! Mais chacun son tour !
Le premier :

* le jambon provient généralement d'un animal qu'on a torturé, puis tué, et ça n'est malheureusement pas une blague.

- Je voudrais être grand et fort !

Et hop, le garçon devient un athlète, grand et fort !

Le deuxième demande la même chose, ainsi que le troisième, le quatrième et ainsi de suite, car ils veulent tous être comme leurs copains, et ce jusqu'au dernier du groupe qui est une petite fille.

Depuis le début, elle, n'arrête pas de rire. Le génie lui demande :

- Pourquoi ris-tu comme ça, petite fille ?

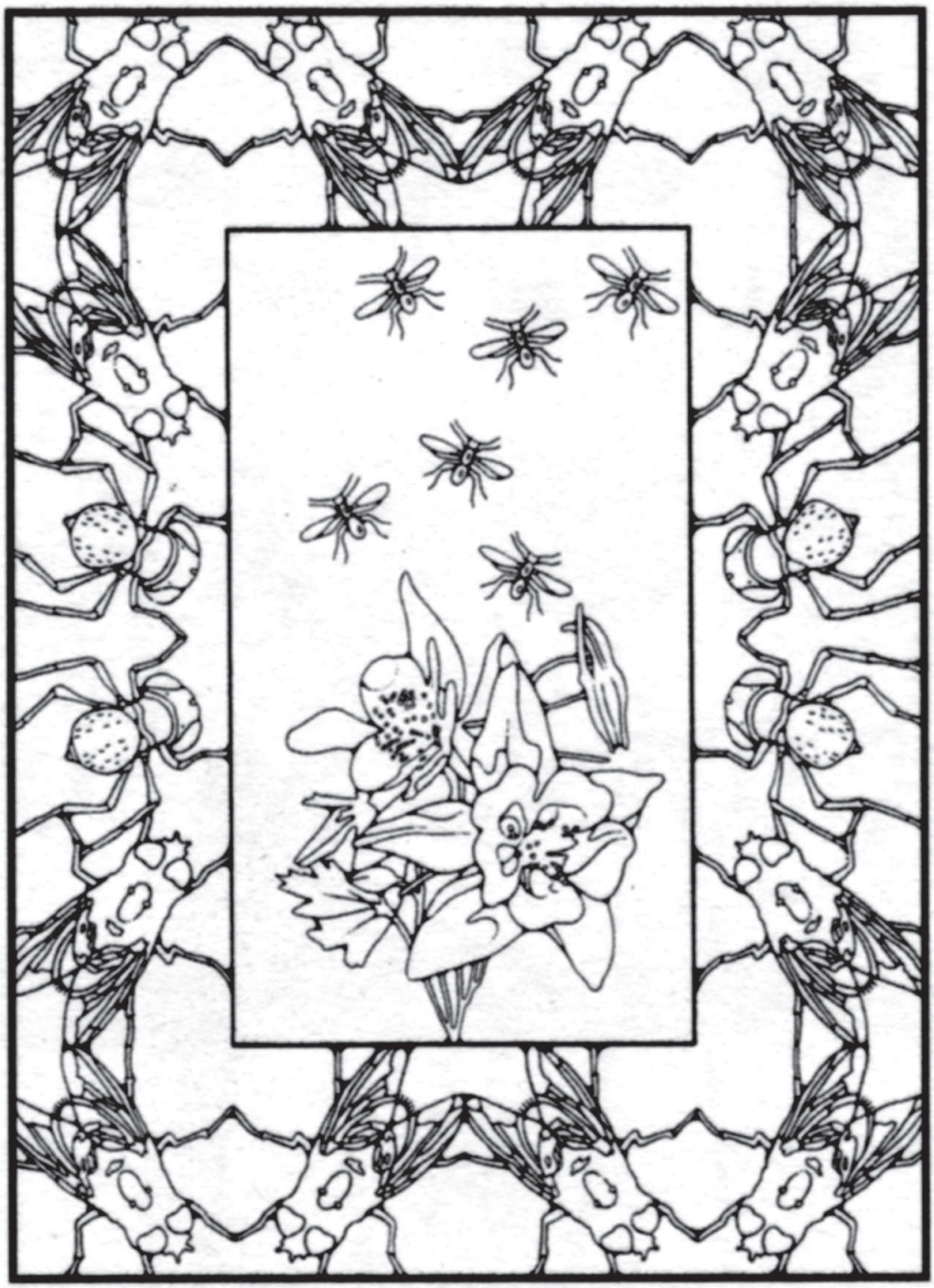
- Parce que mon voeu à moi, c'est qu'ils redeviennent tous comme avant !

Bah oui ! Entre nous, cela ne sert à rien d'être grand et fort. Même pour le football comme dirait Laurent Blanc ! L'intêret serait peut-être encore de le devenir ! En aucun cas de l'être ! Même si parfois, on ne choisit pas ces choses-là !

*Voilà ! Nous avons rempli notre quota de morale. Pas certain que ça suffise à rattraper nos histoires d'inversion des sexes qui n'en sont pas vraiment, nos histoires de futur donc pas encore mais quand même peut-être déjà méchant nazi, nos histoires d'abeilles républicaines, la méchante pédagogie d'Hoffmann, ou nos promotions douteuses... Tout ce que nous savons, nous, c'est que nous ne faisons pas d'enfants. Si certains ou certaines ont un problème ou une suée à la lecture de ce numéro, nous leur conseillons d'aller se faire faire du bien du côté de là où on ne risque pas d'enfanter. Merci d'expliquer cette phrase à vos rejetons. Comme dirait le philosophe Marc Dutroux : « Il n'y a pas d'âge pour ouvrir les consciences ». Vous savez peut-être, par ailleurs, qu'*Amer, revue finissante, *sort tous les ans, qu'elle est consacrée aux littératures fini et antéséculaires, que le prochain numéro est prévu pour la fin de l'année 2011 et qu'il portera sur la photographie. N'hésitez donc pas à nous contacter pour acquérir les précédents numéros en sachant que le premier est épuisé, mais disponible en téléchargement sur le blog des Ames d'Atala. Bon, et puisqu'il reste un peu de place, une dernière petite blague que nous a glissé dans le conduit auditif, non pas le père Michel, mais le père Hache : Monsieur et Madame Egée ont failli avoir*

Yves.

tu-be	vi-de	co-de	vi-te
pi-pe	so-le	du-pe	sa-ge
pi-le	ga-re	cu-ve	ri-de
ga-ze	ta-re	no-te	ju-pe
ma-ri	pa-pe	fi-le	co-ke
da-me	la-me	da-te	ra-ve
mo-de	ca-ve	ra-re	lo-lo
ta-pe	ra-de	si-re	vi-de
bi-le	pi-pe	lu-xe	ly-re
mi-di	fa-ce	bo-xe	pa-ri
	ra-ce	ra-me	
	mi-ne	a-mi	
	ri-xe	ju-ge	
	si-te	jo-li	
	ti-re	ra-ge	



à colorier

Les Abeilles

L'abeille est un **insecte**, car elle possède 6 pattes. Tu peux essayer de les compter. Elle appartient à l'ordre des ***hyménoptères***, de la famille des ***apidaeb***. C'est l'ordre des insectes à deux paires d'ailes membraneuses qui comprend aussi les guêpes et les fourmis, ce qui la distingue par exemple des mouches, notamment des ***syrphes*** qui sont de vraies copieuses, car également pollinisatrices et qui arborent par mimétisme le costume rayé de la guêpe et parfois celui, plus poilu, de l'abeille. ***Bref, l'abeille a six pattes et quatre ailes.***

Ce type d'insecte est social ou solitaire, sauvage ou domestique. **Social** car la plupart d'entre elles vivent en société. Les hommes disent qu'elles sont très bien organisées. Un *essaim* se compose de trois castes : la reine, les ouvrières et les faux-bourdons qui assurent le reproduction et ne piquent pas. Insecte **solitaire** parce que certaines d'entre elles vivent seules dans des agrégations de terriers individuels. **Les abeilles sauvages** vivent dans le creux des arbres. **Les**

abeilles domestiques, elles, sont élevées par les hommes et vivent dans des *ruches*. Chaque ruche contient de 40 000 à 60 000 abeilles. L' abeille est élevée pour le *miel*, le *pollen*, la *propolis*, la *gelée royale* et la *cire*.
Toutes les abeilles sont des insectes **butineurs**, c'est-à-dire qu'elles volent de fleur en fleur *mellifères* à la recherche de *nectar*, de propolis et de pollen qu'elles récoltent dans les poils de leurs pattes arrières. En butinant, l'abeille assure la **pollinisation**, c'est à dire le transport du pollen permettant la reproduction des plantes. C'est pourquoi on dit que les abeilles sont très importantes. Contrairement aux guêpes qui récupèrent sur les charognes le sang gorgé de glucose, elles sont **végétariennes**.
Certaines d'entre elles transforment une partie de leur récolte en *miel*, *cire* ou *gelée royale*. L'eau du nectar qu'elles ont récolté s'évapore et devient une pâte. Les abeilles placent cette pâte dans les *alvéoles* de la ruche et elle se transforme en miel. Elles bouchent les alvéoles avec de la cire. Le miel peut avoir différents goûts selon les fleurs butinées.

En 1911, **Maurice Maeterlinck** a reçu le Prix Nobel de littérature pour *Pelléas et Melisande, La Sagesse et la Destinée* et surtout ***La Vie des Abeilles***, ouvrage écrit en 1901 et qui lui valut une renommée internationale. *La Vie des Abeilles* dont nous reproduisons ici un extrait est le récit extraordinaire du parcours de « cette étrange petite république, si logique et si grave, si positive, si minutieuse, si économe et cependant victime d'un rêve si vaste et si précaire ». Nous vous encourageons, quelque soit votre âge, à lire ce très joli texte pour découvrir le monde merveilleux des abeilles en précisant que ce vieux bouquin a été réédité en 2009 chez *Abeille et Castor* à Angoulème.

L’homme :

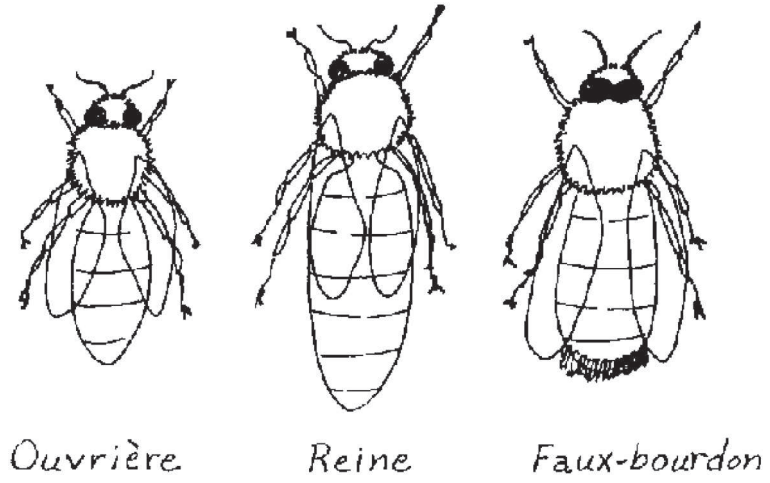
une catastrophe naturelle !

par **Maurice Maeterlinck**

La première fois qu'on ouvre une ruche, on éprouve un peu de l'émotion qu'on aurait à violer un objet inconnu et peut-être plein de surprises redoutables, un tombeau par exemple. Il y a autour des abeilles une légende de menaces et de périls. Il y a le souvenir énervé de ces piqures qui provoquent une douleur si spéciale qu'on ne sait trop à quoi la comparer, une aridité fulgurante, dirait-on, une sorte de flamme du désert qui se répand dans le membre blessé ; comme si nos filles du soleil avaient extrait des rayons irrités de leur père un venin éclatant pour défendre plus efficacement les trésors de douceur qu'elles tirent de ses heures bienfaisantes.

Il est vrai qu'ouverte sans précaution par quelqu'un qui ne connaît ni ne respecte le caractère et les moeurs de ses habitantes, la ruche se transforme à l'instant en un buisson ardent de colère et d'héroïsme. Mais rien ne s'acquiert plus vite que la petite habileté nécessaire pour la manier impunément. Il suffit d'un peu de fumée projetée à propos, de beaucoup de sang-froid et de douceur, et les ouvrières bien armées se laissent dépouiller sans penser à

tirer l'aiguillon. Elles ne reconnaissent pas leur maître, comme on l'a soutenu ; elles ne craignent pas l'homme, mais à l'odeur de la fumée, aux gestes lents qui parcourent leur demeure sans les menacer, elles s'imaginent que ce n'est pas d'une attaque ou d'un grand ennemi contre lequel il soit possible de se défendre, qu'il s'agit, mais d'une force ou d'une catastrophe naturelle à laquelle il convient de se soumettre. Au lieu de lutter vainement, et pleines d'une prévoyance qui se trompe parce qu'elle regarde trop loin, elles veulent du moins sauver l'avenir et se jettent sur les réserves de miel pour y puiser et pour cacher en elles-mêmes de quoi fonder ailleurs, n'importe ou et aussitôt, une cité nouvelle, si l'ancienne est détruite, ou qu'elles soient forcées de l'abandonner.



Le machin qui clignote.

par **Hanns Heinz Ewers**

Il était une fois un homme qui s'appelait Michel, - racontait la vieille grand-mère, qui ne dormait pas très bien. Il quitta très tôt son lit et ouvrit la fenêtre. Il vivait perché dans une chambre misérable dont les fenêtres donnaient directement sur les pavés. Il faisait encore un peu nuit et on ne voyait pas grand chose dans les rues. Pour dire vrai, on ne voyait rien du tout : pas une voiture ne roulait, pas un homme ne marchait. Seules quelques poubelles pleines étaient posées devant les maisons, ainsi que des bennes à ordures et des containers à déchets.

C'est alors que le père Michel[1] aperçut quelque chose qui brillait. La chose d'abord immobile, s'approcha un peu, puis s'immobilisa de nouveau. Cela agaçait le père Michel qui aurait bien voulu savoir ce qui brillait là. Il redoubla d'attention, puis constata que c'était une femme extrêmement vieille

à vingt ans, j'aimais la solitude !

qui allait de poubelles en poubelles et qui fouillait les déchets à l'aide d'un bâton. Parfois, elle trouvait quelque chose, qu'elle prenait et fourrait dans son sac. Ceci dit, ce n'était pas du tout la vieille femme qui brillait, mais le machin[2] qu'elle tenait dans la main et dont elle se servait pour fouiller les vieilles bennes à ordures. Le père Michel se dit que ce n'était pas très intéressant. Il ferma la fenêtre et repartit se coucher.

Mais le lendemain matin, le fait est que le père Michel se réveilla très précisément à la même minute. Et il se dit : « Je dois voir si la vieille chiffonnière est de nouveau là et si elle a encore le machin qui brille ». Il se rendit donc à la fenêtre et jeta un œil en contrebas, dans la rue.

Et justement, elle était là et elle fouillait dans les poubelles. Et le machin clignotait. Le père Michel cligna des yeux et retourna se coucher. Il en fut cependant exactement de même le lendemain matin, puis le jour suivant. Pour le père Michel cela devenait désagréable – et c'est bien compréhensible – car qu'est-ce c'est que cette histoire de devoir se tirer du lit chaque jour, effroyablement tôt, alors que l'on est encore fatigué, et ce, juste pour épier au beau milieu de la rue encore ensommeillée, une vieille fourmi d'ordures et un con de machin qui scintille !?

Le jour suivant, le père Michel tenta de rester couché. Il tira à lui sa couverture déchirée, enfouit sa tête sous l'oreiller et fit comme s'il dormait. En vain. Le père Michel gémit, et puis il se leva et se rendit de nouveau à la fenêtre.

Parce que cela continuait ainsi chaque jour et que le père Michel finit par trouver cela vraiment stupide,

il décida de descendre une bonne fois pour toutes pour voir de près la vieille pleine de rides. Et naturellement, aussi, le machin qui scintille.

Il descendit donc. Et il vit de très près la pouilleuse : elle avait les yeux chassieux, et elle était effroyablement vieille, voûtée, et fripée. De dents, elle n'en avait déjà plus une seule. « Elle est très laide ! » se dit le père Michel. Mais il ne vit pas le machin qui scintille, car la vieille venait à l'instant même de le cacher dans un bac plein de cendres.

Chassieux : Qui a de la chassie, dont les paupières sont couvertes d'une matière gluante qui se dessèche sur leur bord.

Puisque c'était ce machin qui l'intéressait et à cause duquel il devait se lever tous les matins de si bonne heure, il demanda à la vieille femme aux haillons si elle ne voulait pas le lui montrer.

Mais la vieille n'était absolument pas aimable, ni gentille. Au contraire, elle était tout à fait méchante et grossière, et elle lui répondit qu'elle n'avait pas le temps et qu'elle devait poursuivre son ouvrage, et qu'il ferait bien de la laisser tranquille.

Le père Michel lui demanda alors si elle ne voulait pas éventuellement lui vendre le machin. Mais la vieille carne aux déchets ne voulut pas non plus.

Le père Michel était à présent fort contrarié, car il lui semblait qu'il devait impérativement posséder le machin qui scintille. Sinon, pensait-il, il ne pourrait plus jamais dormir correctement. Et il aimait bien dormir, le père Michel. Il trouvait que le sommeil était la meilleure chose qui fût au monde. C'est bien vrai : toute la journée il travaillait durement et longuement ; aussi le soir voulait-il avoir la paix et dormir convenablement.

Pour lui, ça n'allait pas très fort. Il vivait perché dans cette vieille maison et avait assurément le lit le plus dur qui était, dans la chambre la plus misérable qui existait, dans la pire maison que comptait cette rue lamentable. Pour tout le reste du monde, cela marchait mieux que pour lui, il ne le savait que trop. En plus de cela, il devait trimer pour les autres, ce pour quoi il était en toute franchise, payé une misère et fort mal traité. Le père Michel avait froid et faim, et il souffrait de la poitrine. En fait, il ne possédait à proprement parler rien d'autre que ce peu de sommeil – pendant lequel il pouvait oublier toute sa misère – de sorte que son mécontentement à l'égard de la souillon, qui le dérangeait chaque matin, était parfaitement compréhensible. Et bien entendu à l'égard du machin scintillant aussi.

Le père Michel eut alors une bonne idée. Il proposa à la vieille de lui offrir sa pelle à charbon et son tisonnier en échange de son machin. Il n'en avait plus besoin, parce que son petit poêle était cassé depuis longtemps et de toutes manières, il n'avait pas de charbon. La vieille fripée dressa l'oreille, puis elle répondit qu'elle devait d'abord voir les affaires. Cependant, elle ne pouvait pas lui donner le machin, mais peut-être qu'elle voudrait bien le lui prêter pour quelques jours.

Il fallut donc au père Michel escalader de nouveau les nombreuses marches, puis de nouveau les descendre. Il montra le tisonnier et la pelle à charbon à la sorcière des bas-fonds – qui les prit – et en échange de quoi elle lui prêta le machin pour toute une semaine. Mais à la condition de le lui rendre ; et c'est ce qu'il lui promit. Il devait également lui dire son nom et lui montrer la fenêtre de la chambre où il habitait.

Le père Michel prit donc le machin. La vieille l'avait soigneusement emballé dans du papier brun, qu'elle venait tout juste de trouver dans un tas de cendres. Le père Michel monta à nouveau les escaliers puis s'allongea une demie heure pendant laquelle il dormit vraiment très bien. Quant au machin brillant, il le posa sur le poêle cassé.

Le fait est que, durant toute cette semaine, le père Michel dormit fort bien, exténué qu'il était par son travail, et que pour cette raison, il ne s'occupa pas du machin roulé dans le papier kraft. Un soir, il revint tard du travail et alors qu'il mangeait un bout de pain – ce n'est que très rarement que le père Michel pouvait s'autoriser de la saucisse ou du fromage – il le trouva fort mauvais, car il était trop dur et trop noir. Il en resta donc un bout et il pensa qu'il pourrait le manger le lendemain matin. Il chercha quelque chose pour l'emballer et ne trouva rien de très adapté – c'est alors qu'il vit le papier kraft dans lequel était rangé le truc et il emballa son pain avec. Il vit ainsi, pour la première fois, le machin qui brille de très près – précisément la dernière nuit de sa semaine.

Il s'agissait d'une baïonnette, le genre d'arme blanche que les soldats portent à leur ceinture. On pouvait l'utiliser comme un couteau, pour couper, mais aussi comme un sabre, pour frapper. Et on pouvait également le fixer sur le canon d'un fusil et transpercer les chairs. Le machin était relativement gros et le père Michel vit tout de suite que l'objet était déjà très vieux, soixante ans ou plus. Il était ébréché et très rouillé en de nombreux endroits – mais il brillait pourtant, car il était coulé dans un très bon acier.

Le père Michel ne l'observa pas très longtemps et le reposa tout de suite. « Machin à la con ! » pensa-t-il.

« Dire que j'ai donné ma bonne pelle à charbon et mon tisonnier juste pour t'avoir quelques jours en ma possession. »

Il était très en colère contre lui-même. Il se déshabilla, posa ses habits sur la chaise et rampa jusqu'à son lit branlant. Pour sûr, il n'avait l'utilité ni de la pelle, ni du tisonnier, mais il aurait pu tout aussi bien les vendre pour s'acheter de quoi manger. Il pensait à la somme qu'il aurait pu en tirer et ce qu'il aurait pu s'acheter avec la recette. Mais il n'en était rien et tout cela était de la faute du machin brillant.

La lune éclairait directement, à travers la fenêtre, le poêle ainsi que le machin qui brillait plus intensément qu'il ne l'avait jamais fait. Il ne put s'empêcher de le regarder une nouvelle fois.

« Machin stupide », maugréa le Père Michel, « je veux dormir, moi ! »

Finalement il se leva, posa le machin sur la chaise et le recouvrit de son pantalon. « Ainsi va-t-il enfin s'arrêter de briller et me laisser tranquille ».

Mais le machin ne le laissa absolument pas tranquille et ne cessa pas non plus de briller. Il semblait au père Michel que c'était comme s'il pouvait éclairer à travers son pantalon. Pas aussi vivement qu'auparavant, mais il brillait quand même.

« Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir ? » s'interrogea-t-il.

Il lui parut soudainement que le machin voulait lui raconter quelque chose. Il avait certainement beaucoup vécu, et c'est cela qu'il voulait lui raconter.

Le père Michel ne put s'empêcher de rire de bon cœur.

Que pouvait donc bien vouloir lui raconter le machin qui brille ?

Sûrement rien de très nouveau, ni quoi que ce soit qu'il ne sût déjà de longue date. Car le père Michel ne s'en laissait précisément pas conter dans ce domaine. Il en avait porté un accroché à sa taille tout le temps de son service, puis de nouveau pendant toutes les années que dura la Grande Guerre. Tout ce que l'on pouvait faire avec, il l'avait sûrement déjà fait, et pas qu'une fois, partout en Europe, et jusqu'au fin fond de l'Asie. Durant de nombreuses années, le père Michel avait pensé qu'on ne pouvait pas vivre réellement sans un tel machin brillant à la ceinture.

Cela faisait longtemps, maintenant, mais il s'y connaissait, et ça lui semblait particulièrement stupide que le machin veuille lui apprendre quelque chose de nouveau, à lui, le père Michel.

Tandis qu'il riait, il lui sembla cependant percevoir quelque chose soupirer, là, sous son pantalon. Cela lui parut très remarquable, et à raison, car qui a déjà entendu un soupir s'échapper de dessous son vieux pantalon, lequel reposait là, sur une chaise ?

Si encore il n'avait soupiré qu'une fois, mais il soupira à trois reprises et très fort. Le père Michel glissa alors la main hors du lit et retira le machin de dessous son pantalon pour le poser dessus ; de sorte qu'à nouveau il brilla vivement au clair de lune.

Il l'examina longtemps, car il comprenait bien que ce machin qu'il avait par devers lui recelait quelque chose de singulier.

Par devers : En présence de. Devant. A côté de.

«As-tu quoi que ce soit de particulier ? » lui demanda-t-il.

Le machin scintilla. Mais il le fit d'une manière telle qu'il sembla au père Michel que ce scintillement était la langue même du bidule, et que cette langue n'était pas si difficile que cela à comprendre, pour peu qu'on l'observe attentivement.

« Qu'es-tu donc ? » lui demanda-t-il encore.
Le machin brilla, et cette fois, il comprit distinctement : « Je ne suis particulier en rien. J'en suis seulement un parmi des millions. »
Le père Michel hocha la tête. Il le savait depuis le début. Il dit alors : « Et tu voudrais me raconter quelque chose ??! - Écoute donc d'abord ce que j'ai moi à te raconter ! »
Alors le père Michel se débonda. Cela lui était fort agréable, pour une fois, de pouvoir raconter d'une seule traite tout ce qu'il avait subi, car là où il travaillait, personne ne voulait plus entendre quoi que ce soit ayant trait à la Grande Guerre.
On y parlait seulement de la vie chère, de la mauvaise nourriture, des maladies, de la misère et de la détresse et aussi de comment les temps étaient difficiles. Le père Michel parla alors au machin brillant d'autres machins brillants et de tout ce qu'il avait fait avec eux. C'était une très longue histoire qui comprenait bien des choses braves, sauvages et aventureuses, bien des choses drôles et singulières, et aussi bien des choses désolantes et tristes. Car le père Michel était bel et bien un héros, ou tout le moins, il l'avait été jadis. Seulement, il l'avait oublié depuis belle lurette.

Se débonder : Se vider par un écoulement rapide, abondant. Au sens figuré : Donner soudain libre cours à des sentiments longtemps contenus.

Quand il eut fini, il fut pendant un instant tout à fait fier de lui, et il dit : « Tu vois bien maintenant à quel point je m'y connais, hein ! Je serais seulement heureux de connaître ce que tu pourrais m 'apprendre de nouveau ! »
Alors le machin soupira une nouvelle fois, puis il brilla, très triste et très terne.
Il scintilla : « Père Michel – bien sûr que vous vous y connaissez ! Mais avez-vous déjà vu quelque chose d'aussi extraordinaire que ce qui m'est arrivé ? »
« Quoi donc ? », demanda le père Michel. Mais ce

que le truc voulait lui dire lui vint tout de suite à l'esprit. A savoir qu'il était utilisé par la vieille clocharde pour fouiller et gratter dans les poubelles, les bennes à ordures et des conteneurs à déchets.
Il réfléchit – mais il devait admettre qu'il n'avait jamais entendu chose pareille de son vivant. Il était exact que le machin clignotant avait connu des jours meilleurs – tout comme lui, le père Michel.
Le bidule clignota d'un air interrogateur : « Que suis-je donc ? »
Le père Michel répondit : « Ce que tu es ? - Tu es une arme, voilà ce que tu es ! »
« Non », clignota le machin douloureusement, « c'est ce que je fus jadis. Mais aujourd'hui je suis un fer à gratter les caisses d'ordures. Il n'y a que la vieille sorcière aux ordures qui veuille encore se servir de moi. »
Le père Michel ne savait pas bien pourquoi, mais il se sentait un peu honteux. « Tu peux rester ici, si tu veux », dit-il.
Mais le machin clignota tristement : « Non, ce n'est pas possible. Elle ne me laissera pas, elle a besoin de moi – et puis elle est gentille et bonne avec moi ! Et vous lui avez promis de me rendre au bout d'une semaine, père Michel. Autrement dit : demain matin ! »
Il se gratta derrière l'oreille gauche. Ce que le truc disait n'était pas faux. Il l'avait en effet formellement promis. Et aussi contrariant que cela pût être, s'il s'était engagé, s'il avait promis en vertu de son plein gré, alors il devait s'y tenir. Pourtant, il savait bien, le père Michel, que tous ceux pour lesquels il travaillait, et tous ceux à qui il avait à faire par ailleurs, lui promettaient encore et toujours – et ne tenaient cependant jamais leurs promesses. C'était justement la raison de tous ses malheurs. Ils lui riaient tout simplement au nez

quand il leur rappellait leur parole – après quoi il slui promettaient encore autre chose – et ne tenaient pas davantage leur promesse. Il y avait belle lurette qu'ils lui avaient pris tout ce qu'il possédait – et il lui arrivait parfois de s'étonner qu'on l'autorisât encore à respirer et à dormir un peu. Mais le père Michel ne pouvait pas se comporter de la sorte, il lui fallait toujours tenir ses promesses – c'était dans sa nature.

Il poussa un profond soupir – car il ne comprenait pas très bien comment tout cela en était arrivé là. Immédiatement néanmoins, le machin comprit ce à quoi il pensait. Il clignota : « Ne comprenez-vous pas ? Il devait en être ainsi. Et cela va devenir bien pire encore. »

Monsieur Michel s'écria : « Pire encore ?! - Et pourquoi cela devait-il tourner ainsi ? »

Le machin éclata de rire – mais d'un rire qui tonnait silencieusement, comme étouffé, et pas heureux le moins du monde. « Il devait en être ainsi père Michel, parce que vous vous êtes débarrassé de moi. Personne ne peut vivre sans moi. »

« Je me suis débarrassé de toi ? » demanda le père Michel.

« Eh bien, regardez-moi donc ! » clignota le machin.

Le père Michel le prit alors dans ses mains et l'observa de plus près. Il porta son attention sur la poignée en laiton et y trouva une année - ***1861***.

« Il est si vieux que ça », pensa-t-il. Il était donc de la partie dans les années soixante et septante. Plus tard on avait arrêté la production de ce modèle – parce qu'il y en avait un nouveau, plus court, qui tenait mieux en main. Mais l'ancien modèle était utilisé de temps à autres, malgré tout, par

les réservistes lors des manoeuvres. Finalement, on les ressortit pendant la Grande Guerre[3], et de nombreux territoriaux[4] les employèrent. Le père Michel avait eu différentes armes blanches – des semblables et d'autres encore – et il avait sympathisé avec chacune d'elles.
Il aperçut à ce moment quelque chose gravé sur le haut de la poignée. C'était une petite lettre – et il put facilement, en la frottant du doigt, reconnaître un ***m***.
« Me reconnaissez-vous maintenant, père Michel ?» clignota le machin.
Il se rappelait à présent. Il avait gravé cette lettre lui-même, péniblement, pendant les longues soirées d'hiver, dans l'abri.
« J'ai passé deux années à vos côtés » brilla le truc.

Opiner :
Dire son avis

Le père Michel opina. Les bons services que l'arme lui avait rendus, pendant tout ce temps, lui revenaient en mémoire. Sans elle – ah, sans elle, il serait mort de longue date, – une fois – non deux fois, elle seule lui avait sauvé la vie.
C'était près de, mais quelle importance où c'était ?
Et il pensa à ce qui s'était passé quand était arrivée ce que les gens appelaient la paix. Quand il rentra chez lui, avec son arme, après la débacle. Il se rappelait comment on leur prenait leur arme, à tous, dans toutes les gares. A cette époque, il n'avait pas souhaité se séparer du machin ; il avait pensé qu'il aimerait le garder en souvenir. Alors il l'avait caché, dans sa grande botte, sous son pantalon.
Personne ne l'avait trouvé.
Mais ensuite, à la maison, rien n'était plus comme avant. Ce qui autrefois avait de la valeur, on s'en moquait désormais, et tous les mots, toutes les pensées qui avaient cours jusq'alors avaient été

déclarés nuls et non avenus. Il connaissait un type, un tailleur, qui avait rapporté un grand drapeau. Mais de la partie noire, il s'était fait une veste, de la blanche un pantalon, et de la rouge un jupon pour sa femme[5]. Les beaux canons, les fusils et les aéronefs – rien de tout cela n'avait plus de valeur, et on les mettait en pièces. Même l'argent n'avait plus de valeur. C'était comme si tout avait perdu sa valeur.

Parler beaucoup – tous ceux que le père Michel connaissait, savaient le faire. Lui, le père Michel, ne savait pas du tout parler, ce n'était pas son affaire. Mais il savait bien écouter et il croyait tout ce qu'il entendait dans chaque discours.

Tout – y compris qu'il n'y avait qu'un responsable de tout ce malheur, et que ce responsable, c'était son arme.

S'il n'y avait pas d'armes et s'il n'y en avait jamais eu – alors il n'y aurait jamais eu de guerre non plus. Et par conséquent, il ferait bon vivre dans ce bien beau monde.

C'est ainsi qu'un jour il avait pris sa baïonnette et l'avait jetée par la fenêtre – au milieu de la chaussée.

Depuis il l'avait complètement oubliée.

Il n'avait nul besoin de raconter tout cela au machin clignotant – car ce dernier savait bien ce à quoi pensait le père Michel, même s'il restait silencieux. Mais il en demeurait troublé, malgré tout, comme de cette étrange rencontre. Cela lui faisait chaud au coeur. Le mieux, pensait-il, eût été de chialer un bon coup, mais il avait honte devant le machin. Pourtant, quand il effleura la chaise du bout des doigts, il eut chaud, aux tempes d'abord, puis la chaleur gagna toute sa tête, et ses mains devinrent moites – comme si elles crépitaient, et jetaient de petites étincelles. Le père Michel trouvait cela

extraordinaire. Il sursauta et sa main tressaillit.
« Comment ça va au fait ? » demanda le machin.
C'est sûr qu'il en avait de belles à raconter. Ça allait que c'était épouvantable, atroce et que c'était la misère. Il menait une vie de chien – et il n'était, en fait, déjà plus complètement humain.
Le machin clignota : « Vous avez tout à fait raison, Monsieur Michel ! Vous n'êtes plus un véritable humain maintenant. Tout comme je ne suis plus une arme. Aucun homme n'est plus véritablement un humain lorsqu'il jette son arme ! Je ne suis désormais qu'un bout de ferraille tout juste bon à gratter pour les poubelles et vous – vous, père Michel ? »
« Que suis-je donc ? » gémit le père Michel.
Le machin clignota : « Un esclave, quelqu'un qui doit boulonner pour les autres et qui est payé de coups de pied. Et vous savez quoi ? C'est bien fait pour vous ».
Le Monsieur Michel s'emporta : « Bien fait ? Tu dis que c'est bien fait ? Mais c'est justement pour cela que je t'ai jeté parce que je voulais briser mes chaînes ! Justement parce que je voulais être libre ! Voilà pourquoi ! »
Un léger miroitement joua sur le machin, comme s'il voulait sourire :

« Libre ? L'homme n'est libre que l'arme à la main ! »

Le père Michel ne disait plus rien. Il enfouit sa tête dans ses mains et se mit à sangloter très, très longtemps. Puis d'un coup il sauta du lit et courut à la fenêtre. Il vit qu'il n'y avait plus de lune depuis longtemps et que l'aube pointait. Il posa le machin

sur le lit, prit son pantalon, ses bottes et s'habilla.
« Je sais ce que je vais faire ! » marmonna-t-il.
« Quoi donc ? » demanda le machin.
Il répondit : « Descendre ! Lui parler, à la vieille sorcière aux haillons ! Je dois te récupérer même s'il y va de ma vie ! »
Le machin clignota : « Êtes-vous sérieux, père Michel ? »
Il enfila sa veste et mit son bonnet : « Je sais bien que cela n'a pas beaucoup de valeur. Pas plus pour elle que pour quiconque. Mais pour moi cela vaut toujours quelque chose ! »
Et il saisit le machin clignotant et dévala les escaliers.
Le machin murmura : « Ce n'est pas après votre vie qu'elle en a – pas du tout ! Vous allez devoir faire autre chose. »
« Quoi donc ? » demanda t-il.
« Vous devez l'embrasser ! » clignota le machin. « Après quoi vous devez l'épouser. »
« Quoi ? » cria Monsieur Michel. « L'embrasser ? Je dois l'embrasser ? Et l'épouser par-dessus le marché ? Mais qu'est-ce que je pourrais bien faire de ce vieux dragon de la fange ? »
Le machin poursuivit : « C'est le seul moyen, sinon elle ne me cédera pas. Car elle ne se sépare jamais de moi – jamais ! Et n'allez surtout pas imaginer, père Michel, que la suite pourrait ressembler à un conte de fée ! Que sa vieille peau ridée tombera quand vous lui donnerez un baiser et que soudainement une jeune princesse merveilleusent belle apparaîtra devant vous !! »
Le père Michel, qui se trouvait alors juste au pas de l'immeuble, s'arrêta, souffla et hésita un instant. Ce n'était pas une perspective très réjouissante que de devoir prendre pour épouse l'affreuse vieillarde aux haillons.
« N'y a-t-il vraiment aucun autre moyen ? »

demanda-t-il.
« Non » clignota le machin, « aucun ! »
Le père Michel serra les dents, « Bon », murmura-t-il. «Allez !- Je dois t'avoir coûte que coûte ! Et si ce n'est vraiment pas possible autrement - Je le ferai ! »
Et sur ce il sortit dans la rue.

La vieille sorcière se tenait juste là, devant la première benne à déchets. Elle lui parut encore plus courbée et encore plus chassieuse et encore plus vieille et encore plus laide que la première fois.
Il avait la chair de poule, mais alors bien, bien.
« Tu me ramènes le machin ? » demanda la vieille.
« Oui », répondit le père Michel, « mais j'aimerais bien le garder ! Ne voulez-vous vraiment pas le vendre ? »
« Non » dit la sorcière aux haillons d'une voix rauque. « Rends-le moi tout de suite ! » Et elle tenta de le saisir avec ses doigts griffus.
« Embrasse-la ! Embrasse-la ! » clignota le machin.
Le père Michel prit son courage à deux mains. Il tint fermement le machin dans sa main droite et ferma les deux yeux. Il prit la vieille dans ses bras, précipitemment, l'attira à lui et l'embrassa.
Lentement il laissa retomber ses bras. Mais il n'osait pas la regarder. Quand il ouvrit de nouveau les yeux, ce fût seulement pour regarder l'arme qu'il tenait dans sa main.
Elle brilla à son adresse : « Regarde-là, donc ! Regarde ses yeux ! »
Il osa alors lever le regard. La carne aux ordures était exactement aussi vieille et aussi laide qu'auparavant, mais il vit qu'elle avait à présent de

très beaux et de très grands yeux bleus.
« Dis-lui que tu veux l'épouser ! » clignota le machin.
« Voulez-vous vous marier avec moi ! » demanda le père Michel à voix basse.
La vieille ne répondit pas, mais elle fit un signe de la tête. Un profond regard émanait de ses yeux bleus. Il se sentait très étrange – il la prit alors par le bras pour la soutenir et la guider.
«Viens, montons » lui dit-il. Il n'osait vraiment pas la regarder, et fixait donc l'arme, dans sa main.
Elle brillait et luisait dans la lumière de l'aube.
Elle clignota : «N'avez-vous pas remarqué, père Michel ? – quand vous l'avez embrassée, ses yeux sont devenus bleus et jeunes et beaux. Et elle redeviendra très belle et très jeune. »
« Que dois-je faire ? » murmura-t-il.
« Je suis très rouillé » brilla le machin. « Tu dois me nettoyer, chaque nuit et chaque jour. Et de même que mes tâches de rouille me quitteront, de même la quitteront lentement sa vieillesse et sa laideur. Quand je serai pur et clair comme un rayon de soleil – quand la dernière tâche aura été lavée – elle rayonnera dans la beauté de sa jeunesse. Et c'est à cet instant que vous devrez l'épouser, père Michel ! »
Il souleva l'arme bien haut et dit : « Je le ferai ! Je le ferai ! Tu deviendras si clair qu'elle pourra se refléter en toi ! »
Il pressa l'arme très fort contre sa poitrine.
Puis il demanda à voix basse : « Dis-moi – comment s'appelle-t-elle ? »
Le machin clignotant éclata de rire : « Oh, père Michel, ce que vous pouvez être bête ! Ne pas savoir cela ! – Mais je ne vous le dirai pas – elle vous le dira elle même pendant la nuit de noce ! »

Quelques précisions en forme de notes :

1. *Der Herr Michel* fait très certainement allusion à « *Der Deutsche Michel* », une espèce de Marianne allemande avec un bonnet de nuit. Il représente le personnage de l'allemand moyen, d'abord utilisé comme symbole pour représenter le paysan sans éducation (milieu du XVIème siècle), il devient le symbole d'un patriotisme allemand, puis symbole d'une Allemagne unie (1848), et ensuite, à la révolution perdue, symbole de la politique réactionnaire. Enfin, à la veille de 14-18, il devient un symbole antimilitariste. Aujourd'hui, il est principalement utilisé dans la caricature.
2. *Das Ding*, nom commun neutre, désigne ce qui existe en général, de la façon la moins déterminée qui soit. Il est convenu, dans les traductions littéraires, de le rendre par *chose*, qui traduit le latin res. Dans la langue courante, cependant, *Ding* désigne un truc, un machin, un bidule, un quelque chose dont on ignore le nom (ou dont le nom nous échappe) et qu'on désigne du doigt. Enfin, et c'est une composante importante du texte, *Ding* permet de désigner ce qu'on ne veut pas désigner directement à cause de son caractère supposé tabou.
3. Comme en français, l'expression allemande désigne communément celle de 14. Dans la bibliographie complète d'Ewers établie par Wilfried Kugel à Berlin en 2002, le texte n'est mentionné pour la première fois que dans la réédition de 1922 du recueil de 1903 intitulé *La Grand-mère vendue*. Il s'agit bien de celle de 1914, pas celle de 1870. Le machin a été produit en 1861 et a bien, comme le texte le dit, plus de soixante ans.
4. *Landwhermänner*. Ce sont les hommes trop âgés ou dans un état pas assez satisfaisant pour avoir été mobilisés d'emblée, auxquels on fait appel quand la guerre se prolonge. Mais peut-être qu'on ne les appelle ainsi que du côté français. On leur confie de vieilles armes, faute de mieux.
5. L'Allemagne a eu un drapeau noir/blanc/rouge de 1871 (après la guerre) à 1918 (à la capitulation), puis de nouveau sous le troisième Reich. S'il s'agissait de la guerre 70/71, le tailleur aurait rapporté un drapeau noir/or/rouge.

La présente traduction vaut ce qu'elle vaut. Elle a été joyeusement réalisée par Ulrike Uligh, entre Berlin et Paris , et quelques bonnes âmes que nous remercions vivement !

L'homme du « cadavre dans l'étang aux carpes »

par **les Âmes**

L'homme du « cadavre dans l'étang aux carpes », s'est fait connaître dans l'aventure de l'*Ueberbrettl* berlinois, le célèbre cabaret littéraire. A cette époque, il a déjà été condamné à une amende pour publication de poésies lascives dans la luxueuse revue *Der Eigene* de tendance homosexuelle et a publié avec Theodor Etzel le *Fabelbuch* [*Livre de fables*], ainsi que son premier succès littéraire, à titre individuel, *Der gekreuzigte Tannhäuser* [*Tannhäuser crucifié*]. Nous sommes en 1901. Hans Heinrich Ewers a trente ans. A cette époque, il se lie d'amitié avec l'anarchiste Erich Mühsam, Marc Henry, Max Reinhardt, Frank Wedekind, Herwarth Walden et Else Lasker-Schüler et fait la connaissance de Maximilian Harden et de Stanislaw Przybyszewski. Il fonde sa propre troupe de cabaret et part en tournée. Il compose ses écrits en voyage : son essai sur Edgar Allan Poe (1905), les nouvelles des volumes *Das Grauen* [*Dans l'épouvante*], *Die Besessenen* [*Les Possédés*], *Grotesken* [*Grotesques*], ainsi que des poèmes et des drames. Entre novembre 1902 et l'été 1904 il vit avec sa femme, Ilna Wunderwald (1875-1957),

un peintre animalier, à Capri où il avait rencontré Oscar Wilde et où à présent il prêche le nudisme. Après cette fraîche période, Ewers réalise des traductions (en particulier, l'oeuvre de Villiers de l'Isle-Adam) et écrit des contes pour enfants, ayant besoin d'argent pour rembourser ses dettes, alimenter ses projets de voyages, et financer son addiction à l'opium et au haschisch. Il voyage successivement en Espagne et dans le Sud de la France (1905), aux Caraïbes et en Amérique Centrale (1906). Ses pérégrinations le mènent jusqu'à Haiti, où il découvre le culte vaudou. À partir de 1905, « il prône », selon Evanghélia Stead, « une culture supra-nationale, véritable patrie pour les artistes de toute origine, appartenance ou nationalité, par opposition au peuple ignorant ou indifférent » (cf. *Edgar Allan Poe*, publié au Visage vert, pp. 38-39). Il devient le traducteur allemand de l'écrivain juif Israël Zangwill et de plusieurs auteurs français. En 1907 paraît le recueil de nouvelles *Das Grauen*, [trad. française *Dans l'épouvante*] qui remporte un grand succès. En 1908, il séjourne en France et en amérique du sud où il rédige sa plus célèbre nouvelle, *L'araignée* qu'il publie dans le recueil de nouvelles *Die Besessenen* [*Les Possédés*], avec la couverture illustrée par Ilna et le frontispice dessiné par son ami Klimt. Il commence à écrire sur le cinéma et tourne, probablement en France, son premier film. Les années suivantes voient la parution des romans *Der Zauberlehrling oder die Teufelsjäger* [*L'Apprenti sorcier ou Les Chasseurs du diable]*, et *Alraune, die Geschichte eines lebenden Wesens* [*Mandragore, histoire d'un être vivant*] qui connaîtra un immense succès (traduit en vingt-huit langues). Il commence alors la série de conférences *La Religion de Satan* et se pique à la morphine. De cause à effets, il se sépare d'Ilna en avril 1912 et signe l'année suivante son premier film d'auteur, *Der Student von Prag* [*L'Étudiant de Prague*].

Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, Ewers, qui se trouve alors aux États-Unis, se rapproche des nationalistes allemands. Du cosmopolitisme, Ewers passe subitement au nationalisme. Il publie à New York des *Deutsche Kriegslieder* [*Chants de guerre allemands*]. Sur invitation de l'ambassadeur allemand aux États-Unis, il participe activement à la propagande germanophile surtout par le biais de ses conférences. De 1914 à 1918 il lie connaissance avec le mage Aleister Crowley. Il voyage en Espagne et au Mexique et travaille pour les services secrets allemands (1915-1917). Lorsque les États-Unis entrent en guerre, il est arrêté et incarcéré. Il ne peut rentrer en Allemagne

qu'en 1920. À son retour, son domicile berlinois est saccagé, son éditeur retient des droits importants qu'il refuse de lui verser et il se fait arrêter pour ne pas avoir payé la pension alimentaire due à son ex-épouse Ilna. Il publie le roman *Vampir*.

En 1921, il épouse Josephine Bumiller et publie le recueil de nouvelles *Nachtmahr* [*Cauchemar*]. Ewers adopte des positions idéologiques extrémistes et adhère au parti populaire monarchiste. En 1923 (comme en 1926), il signe néanmoins des pétitions contre les poursuites de l'homosexualité masculine. Il publie en 1923-1924 *Ameisen* [*Fourmis*], un livre de vulgarisation scientifique qui aurait sûrement séduit Maeterlinck. À partir de 1928, il caviarde ses textes antérieurs en y supprimant des passages entiers et en faisant systématiquement la chasse aux mots étrangers. En 1928 paraît son roman *Fundvogel, die Geschichte einer Wandlung* [*Fundvogel, histoire d'une métamorphose*], « qui reprend le vieux conte allemand de *Fundevogel* recueilli par les Grimm (n° 51) pour y inscrire l'histoire d'une mutation sexuelle ». Il crée la société cinématographique *Hanns Heinz Ewers Produktion*. En 1929, il édite avec le sexologue Magnus Hirschfeld les trois volumes de *Liebe im Orient* [*L'Amour en Orient*] en réclamant plus d'art dans la technique amoureuse. Vers la fin de l'année, il entend mettre volontairement fin à ses jours et il rédige son testament. Plus par opportunisme que par antisémitisme, dit-on, il adhère au parti national-socialiste en 1931.

Une fois les nazis au pouvoir, il se voit confier la rédaction d'une biographie de *Horst Wessel (Horst Wessel, ein deutsches Schicksal* [*Horst Wessel, un destin allemand*]), un membre important du parti qu'il connaissait et qui est décédé en 1930. Mais avide de succès, Ewers fait le choix d'insister sur les vices de Wessel et provoque ainsi une polémique dans les milieux nazis. Les œuvres d'Ewers sont alors victimes des fameux bûchers de livres de mai 1933. Il tourne néanmoins, en compagnie d'Ernst Hanfstaengl, le film *Horst Wessel*, mais Goebbels l'interdit en octobre, ce qui aboutit à une interdiction de publier en 1935. Ses œuvres sont alors systématiquement censurées. Menacé de mort, Ewers doit se cacher et ses œuvres sont mises à l'index. À partir de 1935, il se détourne du national-socialisme et aide plusieurs de ses amis juifs à fuir le régime nazi, mais cette première compromission nuira terriblement à sa postérité. En 1939, il noue une dernière liaison avec Rita Grabowski, 27 ans, d'origine mi-juive, jusqu'en 1943, date à laquelle il l'aide à fuir en Tchécoslovaquie. Entre 1940 et 1943, il

compose des satires (inédites) sur la période nazie. Il publie en 1943 le recueil de nouvelles *Die schönsteen Hände der Welt* [*Les plus belles mains du monde*] et une nouvelle édition d'*Ameisen*. Peu après, ces livres sont saisis et détruits par la Gestapo. Il meurt le 12 juin 1943 à Berlin. Il est incinéré le 18 juin.

Cette petite biographie lapidaire d'Ewers devrait permettre aux adultes et aux enfants devenus grands de se faire une petite idée de qui était cet écrivain. Nous nous sommes beaucoup nourris, plus qu'inspirés, des ***Repères chronologiques*** apportés par Evangélia Stead à la récente édition chez Sillage d'une nouvelle traduction de l'épatant ***Tannhäuser crucifié.*** Nous ne pouvons que vous conseiller de lire ce très chouette recueil, grostesque à souhait, écrit très tôt par celui qui pronaît encore le cosmopolitisme ! Nous ne tenons pas particulièrement à réhabiliter Ewers. Il semblerait pour certaines personnes qu'être devenu nazi par opportunisme soit moins grave que de l'être devenu par conviction. Encore plus lorsqu'on déclare quelques amitiés juives. Nous ne sommes pas de cet avis. Nous pensons de manière peut-être péremptoire qu'Ewers lui même n'aurait pas été de cet avis non plus. Celui qui a écrit « un homme n'est libre que l'arme à la main !» s'est trompé. Pire, il s'est fourvoyé. Le drame d'une vie en écho à celui d'une époque. Tant pis pour lui.

Qui chipe les bonbons

quand j’ai le dos tourné ?

ONT PARTICIPÉ

Heinrich Hoffmann (1809-1894) fut docteur à Francfort. A ce titre, il aura traumatisé une pléthorre de patients ! Il s'est racheté en écrivant *Struwwelpeter*, un recueil d'historiettes horribles qui a traumatisé plusieurs générations d'enfants.

Catulle Mendès (1841-1909) est mort écrasé sous un métro. C'est beau. Ecrivain prolifique, il a fait dans le roman monstrueux, plus hypertrophique qu'hyperbolique. Ces « oiseaux bleus » sont par ailleurs un bel exemple de perversion du merveilleux tel que l'a défini Jean de Palacio.

Pierre Louÿs (1870-1925), à notre connaissance, n'a pas spécialement écrit de contes pour enfants, bien qu'il se soit adressé aux petites filles à travers un manuel de civilité, surtout courru par les vieux monsieurs. Allez savoir pourquoi !

Alexandre Vialatte (1901-1971) n'est pas un écrivain fin-de-siècle, mais il est notairement méconnu. Autant dire qu'il n'a rien à faire là, d'autant que ses histoires de chevaux n'ont ni queue ni tête. « Et c'est ainsi qu'Allah est grand ».

Hanns Heinz Ewers (1871-1943) n'a même pas réussi à un être un bon nazi. Ça n'est pourtant pas si compliqué. Par contre, il fut un très bon écrivain. En grand consommateur de pavot somnifère, il a par ailleurs très rapidement saisi et intégré la valeur marchande et donc alimentaire du conte pour enfants.

Ulrike Uligh a développé une relation interlope avec tout ce qui ressemble de près ou de loin à un ordinateur. Ce n'est pas la première fois qu'elle participe à l'aventure *Amer*, mais cette fois c'est en qualité de traductrice qu'elle s'invite. Sa langue natale est l'allemand, bien à l'est. Sa langue d'adoption, le français, de voyou, tendance à l'envers.

Lolita M'Gouni est une habituée des Ames. Sa première pièce de théâtre publiée aux Ames d'Atala, *Olga ou pourquoi j'ai cousu ma chatte,* n'est pas

à l'achèvement de l'enfance

parfois involontairement

un livre pour enfants. Agrégée en Arts Plastiques, elle conserve par ailleurs des os dans ses placards, des foetus sur ses étagères et la nuit, elle salit des murs.

Julia Dasic. Nous aimons ses fesses, pour la plupart callipyges. « Largement marquée par l'univers d'artistes comme Klimt, Bosch ou encore Pierre Molinier, Julia Dasic développe un graphisme original alliant photomontage et peinture ». Entre Belgrade et Paris, c'est toujours un plaisir de la voir.

Suko vous repeint la façade quand vous ne vous y attendez pas. Elle est comme ça, et c'est comme qui dirait notre petite soeur. Entre solvants et relents de bombe aérosol, ça lui arrive aussi de griffonner le papier. Quant aux bambins, elle connaît ! Merci.

LNOR est une bonne âme. Elle justifie amplement que Benjamin Constant ait écrit Adolphe et que Niépce ait inventé la photographie. Vous la retrouverez bientôt aux Ames d'Atala. A poil disent certains. Pas loin' répond l'écho.

Amelibo a force talent. Nous sommes heureux de la voir enfin participer à la revue finissante. L'ex-chanteuse de l'excellent mais défunt combo électro lillois *Noir Fluo* s'est prêtée cette fois à l'exercice de la gravure. Efficacité !

Sarah D'Haeyer est auteure, illustratrice et éditrice depuis 2001. Les éditions Ritagada, ainsi nommées en l'honneur de sainte Rita, patronne des causes perdues, publient des livres d'images pour enfants et/ou adultes ainsi que des ouvrages faits main à tirage très limité. Et si vous voulez un ragot, cette bonne vieille Rita et les bonnes âmes couchent presque sous le même pont.

Les bonnes âmes sont parfois polyglottes, polygames, polyandres ou polytoxicomanes. On dit d'elles qu'elles sont bonnes, soit, mais personne n'en a jamais mangées... Qu'est-ce à dire alors ?

Crasse Tignasse (titre de Cavanna). Le titre original du texte d'Henrich Hoffmann (1809-1894) traduit de l'allemand par Trim sur la 360ème édition (1872) est *Pierre l'ébouriffé, joyeuses histoires et images drôlatiques pour enfants de 3 à 6 ans.*
En Batik et Tahoma.
Illustré par Sarah D'Haeyer pour les lino-gravures. Les autres illustrations, anonymes, sont tirées de l'édition de 1872.

à partir de 3 ans

à partir de 3 ans

« Le Coin » par les Âmes
librement inspiré du « Coin », par Emile Aubriot in *Les Petits Bonhommes* (15 janvier 1911).
En Gilles Comic font.
Illustré par Suko.

« Isolin Isoline » in *Les Oiseaux bleus* (1888), par Catulle Mendès (1841-1909).
Les Oiseaux bleus constitue la refonte aménagée d'un précédent recueil *Les Contes du Rouet* (1885).
En Xayax et Times new roman.
Illustré par Lolita M'Gouni.

à partir de 4 ans

à partir de 4 ans

« La Rose surnaturelle » (présentée à tort comme inédite en 1930) in *Contes* (1930), par Pierre Louÿs (1870-1925).
En Bernhard modern.
Illustré par Amelibo.

« L'homme cette catastrophe naturelle » (le titre est de nous) in *La Vie des abeilles* (1901) par Maurice Maeterlinck (1862-1949).
En Cambria.
Illustré par Lolita M'Gouni.

à partir de 7 ans

à partir de 4 ans

« Qu'est-ce que le cheval » (Le titre est de nous). « Du cheval, de la pantoufle et de la rose des sables », in *Eloge du homard et autres insectes utiles* (1987), par Alexandre Vialatte (1901-1971).
En Hurry Up.
Ilustré par un lapin. Ou un cheval ?

« Les Baisers d'or » in *Les Oiseaux bleus* (1888), par Catulle Mendès (1841-1909).
Les Oiseaux bleus constitue la refonte aménagée d'un précédent recueil *Les Contes du Rouet* (1885).
En futura.
Illustté par Julia Dasic.

à partir de 3 ans

à partir de 8 ans

« Le machin qui clignote » (1922) in *La Grand mère vendue* (première édition sans ce texte 1903) par Hanns Heinz Ewers (1871-1943) traduit par Ulrike Uligh et quelques bonnes âmes.
En Palatino Linotype.et Remesto.
Illustration : le Soldat Willy par Rikeko.

Revue perverse polymorphe
éditée par les Âmes d'Atala.

ISBN :
2-914851-13-8
Dépôt légal : Juin 2011
Revue assemblée à la main après avoir été
imprimée brutalement par Taquet Frontal
à Lille, champion de Ligue 1.
Les enfants aiment jouer au football
et s'en carrent du spectaculaire marchand.

Copyleft

Le Code de propriété intellectuelle nous emmerde. Conséquemment, nous emmerdons le
Code de la propriété intellectuelle. Et les machins pour la jeunesse, pareil !